

JOURNAL HELVETIQUE
O U
R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique d'Oeco-
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-
gitives de Littérature choisie , en prose &
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,
les Découvertes & l'Encouragement des
Sciences & des Arts , des Manufactures
& des Métiers &c.*

DEDIÉ AU ROI.

AVRIL 1767.



NEUCHÂTEL

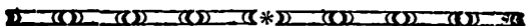
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCCLXVII,





JOURNAL HELVETIQUE.



AVRIL 1767.

REFLEXIONS

*Sur l'utilité de l'Exercice par rapport aux
Enfans.*

LE mécanisme général de notre corps dépend tellement du jeu & du mécanisme de chacune des parties qui le composent, que si l'une de ces machines particulières n'exerce plus ses fonctions, le tout, que forme leur assemblage & leur harmonie, est exposé à une destruction plus ou moins prompte.

Or, rien n'est plus propre à faciliter le jeu de la machine, rien n'en perfectionne autant les diverses opérations, que

l'exercice: Jettons un coup d'œil sur notre corps: Qu'y appercevrons nous? Une multitude de vaisseaux entrelassés les uns dans les autres, serpentans entre les fibres musculaires, à la pression successive desquelles ils doivent une grande partie de leur mouvement & de leur action sur les fluides. A mesure que les muscles entrent en jeu, ils produisent des secousses réitérées sur les vaisseaux sanguins, qui se communiquent dans tout le sistême artériel & veineux. Ces secousses produisent non seulement la force & la souplesse qui caractérisent la bonne constitution des fibres, mais de plus, elles broient, atténuent & subtilisent les liquides, contenus dans les vaisseaux, achèvent la transmutation du chyle en sang, en lymphe & en fluide animal; la circulation est plus libre, & les sécrétions se font mieux & plus uniformément, & la digestion en devient plus parfaite.

Comme l'utilité d'une chose s'établit toujours beaucoup mieux par l'expérience que par les raisonnemens, par les faits que par les discours, servons nous de cette méthode, pour juger des avantages que procure l'exercice, & du danger que produit l'inaction: Et sans nous arrêter aux exemples des Peuples de l'Antiquité, les Grecs & les Romains, ni à celui des Peuples que nous apellons Sauvages, dont

la supériorité sur nous, pour la force & la vigueur du corps, ne peut être contestée, & que les premiers ne devoient qu'aux exercices réglés établis parmi eux, comme les derniers aux exercices continuels qu'exige leur manière de vivre; jettons seulement les yeux sur la différence étonnante qu'il y a entre les Enfans de la Campagne, qui sautent & courent dès l'âge de deux ans, & les Enfans des Villes, qui marchent à peine à cet âge & plus tard encore. Mais cette différence, très grande sans doute dans les deux sexes, l'est beaucoup plus encore parmi les filles que parmi les garçons.

Au Village, les filles ont le teint fleuri, les couleurs vives, une constitution à l'abri de toutes les vicissitudes des saisons; la chaleur, le froid, la pluie, les brouillards, tout est égal pour elles; tandis que dans les Villes nos Demoiselles, toujours dans les langueurs, abbatues par la moindre intemperie des saisons, sans force, sans vigueur, comme sans courage, se plaignant toujours & si souvent à plaindre, mènent une vie misérable partagée entre l'ennui & les vapeurs. D'où vient cette diversité infinie? En partie de la différence des nourritures, surtout de

celle de l'exercice. Les Villageoises dans un mouvement continuel, soit pour jouer soit pour travailler, aident la Nature dans ses fonctions; les Demoiselles au contraire, condamnées à une inaction involontaire, occupées à quelque ouvrage de l'aiguille, dès quelles sont en état de la tenir, ne connoissent d'exercice que quand vient le Maître à danser, qui d'un air grave & sérieux, leur fait mouvoir leur corps, avec une contrainte plus insupportable que la gêne ou elles étoient retenues. C'est un crime digne de la plus sévère réprimande, si profitant de l'absence de leurs surveillantes, elles courent ou sautent dans la chambre. À voir de jeunes Demoiselles, sous les yeux de leur mère ou de leur gouvernante, on les prendroit plutôt pour des prudes dont l'âge a affoibli la vivacité, que pour des Enfans.

Quiconque voudra un peu réfléchir, sur les mauvais effets de l'oïveté, qui rend le corps mou, foible, surtout dans un âge aussi tendre, conviendra aisément qu'il n'est point de coutume plus funeste pour les enfans, que de les tenir constamment dans l'inaction. Leur âge, ennemi de l'indolence & de la contrainte, est le tems de la plus grande vivacité; malgré la délicatesse de leurs membres la nature leur

inspire cette mobilité, cette promptitude, cette souplesse, que l'on remarque dans tous les enfans qui ne sont point gênés, afin de se fortifier par l'exercice & de prendre un prompt & solide accroissement. Par quel étrange aveuglement nous opposons nous aux besoins & aux loix de la Nature !

Ordinairement nos jeunes Demoiselles se portent mieux dans les pensions, que dans la maison paternelle, parce que dans les pensions elles ont tous les jours plusieurs intervalles de récréation, pendant lesquels on leur permet de courir, de sauter, & que d'ailleurs elles y respirent toujours un air plus pur & plus sain, & y mènent une vie plus réglée. Aussi n'est-il pas rare de voir de jeunes personnes, qui jouissoient d'une très bonne santé dans leur pension, tomber en langueur & dépérir quelque tems après qu'elles sont rentrées dans la maison paternelle, & ce changement ne peut être attribué qu'à l'inaction ou on les retient. On ne sauroit trop le répéter, il n'y a rien de plus pernicieux que l'indolence ou l'on force les Enfans, non seulement pendant leurs premières années, mais même dans leur jeunesse, & au lieu de cette méthode si dan-

gereuse, on devroit, au contraire, commencer à donner de l'exercice aux Enfans, dès le moment, pour ainsi dire, qu'ils sont au monde.

A peine l'enfant à-t-il trois ou quatre mois, qu'une Nourrice intelligente ne doit pas passer un seul jour sans l'exercer à se soutenir sur ses petits pieds. La complaisance & les soins de quelques unes méritent les plus grands éloges; quand l'enfant est débarassé de ses langes, elles le placent debout sur leurs genoux, & le soutenant mollement entre leurs mains; elles le font avancer jusqu'à leur visage. Chaque promenade se termine ordinairement par un baiser, & l'enfant lui même témoigne sa joie par un tendre souris. Dès qu'il est un peu plus fort, elles le mettent à terre, & le soutiennent par le moyen d'une lisière, ou par dessous les bras; d'autres plus sages le laissent debout & s'éloignent en étendant les bras, de manière qu'elles peuvent l'arrêter en cas qu'il chancelle. L'enfant rassuré par la vue de ces appuis, fait effort de soulever ses pieds & se précipite avec transport dans les bras de sa Nourrice; quelque tems après on le met contre des chaises & on le fait promener seul tout le long

ou tout au tour, en s'appuyant toujours dessus.

Cette méthode d'apprendre à marcher aux enfans nous paroît beaucoup plus simple & plus salutaire, que celle que l'on emploie quelquefois, en soutenant les enfans par des lisières attachées au corps, ou par les bras, ou de les mettre dans des chariots. 1^o. Si on jette les yeux sur les Enfans qui sont suspendus par des lisières, on s'apercevra aisément combien ils en doivent être incommodés; leur visage est presque toujours rouge & même violet, leur tête & tout le corps sont courbés en devant: Les lisières sont fortement attachées à la partie postérieure & latérale du corps, de manière qu'elles enveloppent l'épaule; elles ont à soutenir tout le poids de l'enfant qui ne porte presque pas à terre: Sa petite poitrine & son estomac sont donc violemment pressés par la partie intérieure du corps; la circulation y est gênée, mais plus libre dans la tête, le sang s'y amasse, en gonfle les vaisseaux, & l'on doit savoir combien cette congestion du sang dans les vaisseaux de la tête produit de mauvais effets.

La posture courbée de l'enfant, forcé par le corps qui tire en arrière, contraint les omoplates de s'approcher l'un de l'autre.

tre contre l'épine, élève les épaules & peut déranger les vertèbres. Mais cela est à craindre surtout, quand on ne soutient l'enfant que par une seule lixière (cela arrive souvent) & que la Nourrice le laisse se soulever sur ses jambes autour d'elle; comme son corps n'est point appuyé sur les pieds, ceux-ci ne se fortifient que très lentement & peuvent même se déranger & contourner en traînant contre terre.

2^o. Les chariots, soit ceux qui sont quarrés, plus évafés en bas qu'en haut & garnis de roulettes, soit ceux qui sont oblongs & dont les bandes de traverse soutiennent une espèce de cerceau, dans lequel l'enfant est enfermé, sont sujets aux mêmes inconvéniens que nous avons remarqué dans les lixières. Le corps de l'enfant y est trop soutenu par dessus les bras, enforte que le poids de son corps, que souvent il laisse aller par foiblesse, par ennui ou par dépit, est tout entier soutenu par les épaules, qui sont obligées de s'élever : Disposition irrégulière, qui peut passer en habitude pour la suite.

La meilleure manière d'apprendre à marcher aux enfans, est donc de les tenir par la main, ou de les abandonner à eux mêmes, ou contre des chaises, de manière cependant que la nourrice ou la gouver-

nante soient à portée de les soutenir en cas qu'ils fassent quelque faux pas.

Quand ils seront plus grands on les laissera courir seuls, & toujours s'il est possible dans un air pur & ouvert; rien n'est plus essentiel que d'accoutumer les enfans, aux vicissitudes de l'air; fortifiés contre les mauvais effets de ses changemens, ils seront à l'abri de la moitié des maladies, qui tourmentent les habitans des grandes Villes.

Nous n'entrerons point dans le détail des jeux que l'on doit permettre aux enfans; ceux qui mettent tout le corps en mouvement, tels que la course, la paume, le volan, & le balon, sont les plus avantageux. Les Anciens avoient si bien senti l'utilité qu'en tiroient les enfans, non seulement pour le tems de l'enfance, mais encore pour l'avèner, que cette partie de l'éducation de la Jeunesse entroit chez eux dans le système de la Législation. Ils avoient bâti dans chaque Ville des lieux consacrés aux exercices, où, toute la Jeunesse assemblée, les Vieillards présidoient & couronnoient ceux qui avoient remporté le prix. Le vainqueur étoit respecté & honoré, non seulement dans sa patrie, mais aussi dans toutes les Villes voisi-

nes (*). En remplissant ainsi le cœur des jeunes gens, d'une émulation noble & toujours utile à la Patrie, ils fortifioient leurs corps, & les élevoient à cet état d'intensibilité & de vigueur infatigable, qui a rendu la Nation Grecque la terreur des Rois de Perse, & les Romains les vainqueurs du Monde connu.

Cette sage partie de l'éducation de la Jeunesse est entièrement oubliée de nos jours. Nos faux principes de bon air nous font mépriser actuellement toute sorte d'exercice corporel : En France, où ces principes du bon ton & du bel air sont surtout en grande vénération, le ridicule, j'oserai le dire, est poussé si loin aujourd'hui à cet égard, qu'il n'est plus permis aux jeunes gens d'apprendre à faire des armes & à monter à cheval, que pendant quelque tems, car l'exercice du cheval, trop continué, épaisfit la taille, & bannit un jeune Cavalier de la classe des *jolis hommes*. Pour qu'un jeune homme soit aimable aujourd'hui & de compagnie, il faut qu'il

(*). On peut voir les honneurs que les Villes de Grèce firent rendre à ALCIBIADE, pour avoir remporté trois prix aux Jeux Olympiques, Vie d'ALCIBIADE par PLUTARQUE.

soit auffi mignon dans sa taille qu'une jeune Demoiselle , autrement il ne sent point son homme de condition. En un mot , la dépravation est portée si loin , qu'on s'embarasse peu de la force & de la fanté; la beauté, la gentillesse, l'élégance dans la taille & les manières, voila tout le mérite après lequel soupirent les jeunes gens, parce que c'est en général le seul qu'on exige d'eux.

Mais le mal est encore plus grand chez le Beau-Sexe ; on entend répéter tous les jours , que les femmes sont d'un tempéramment foible, délicat, & incapable de soutenir les mêmes travaux que les hommes. Les Ouvrages des Médecins sont remplis des preuves de la ténuité, de l'irritabilité, & de la sensibilité extraordinaire de leurs fibres, qui les rendent susceptibles d'une multitude de maladies inconnues dans les hommes, & très difficiles à guérir.

Quelle peut être la cause d'une différence si marquée entre les hommes & les femmes, puisque les uns & les autres sont composés des mêmes principes, des mêmes organes, & exercent à peu près les mêmes fonctions ? Est ce une Loi constante de la Nature, ou ne seroit-ce pas plutôt un vice que la longue habitude

auroit fait regarder, comme une loi de la Nature?

Nous ne prétendons pas nier qu'il n'y ait quelque différence entre la structure du corps des femmes & celle du corps des hommes; nous savons que la différence de sexes en établit une dans la distribution, le calibre & le nombre des vaisseaux du bas ventre, qui sont plus courts, plus tortueux dans les femmes; les artères y sont plus grosses, plus molles & plus multipliées, les veines ont à proportion moins de capacité que les artères, les fibres sont plus souples, plus disposés à s'étendre & à s'allonger; les os plus petits, plus tendres, plus ronds, moins creux & moins faillans. Mais ces différences sont elles de nature à empêcher les fibres de se fortifier, & à les nécessiter à une constitution lâche, molle, sans élasticité & susceptible de moins d'impressions? Le sang, la lymphe & les autres liqueurs qui coulent dans leurs vaisseaux, ne peuvent elles acquérir ce degré d'élaboration, de solidité, en un mot le caractère particulier qui leur convient & qu'elles acquièrent dans les hommes? La circulation est à la vérité plus embarrassée & plus lente dans les femmes, à cause de la multitude des inuosités des vaisseaux que le sang a à parcourir dans

le bas-ventre : Cet embarras est un bienfait de la Nature, qui a disposé avec sagesse les organes de la femme pour le temps auquel elle seroit en âge de concevoir ; mais ce bienfait n'exclut point l'uniformité de circulation à travers tous les vaisseaux dans un autre temps. Il est très-commun que cette uniformité manque, & c'est à ce défaut que la plûpart des maladies particulières aux femmes doivent leur naissance. N'y auroit-il pas quelques moyens de le prévenir, ou de le corriger ? Oui sans doute.

Il y a deux mille ans les femmes Grecques, Scythes, & Germanes étoient construites de la même manière que celles d'aujourd'hui : Les femmes de la campagne, nous entendons celles qui travaillent tous les jours & se livrent à des exercices continuels, soit dans leur maison, soit dans les champs, ont une structure absolument semblable à celle des Dames qui passent leur vie dans l'oïssiveté. Cependant la délicatesse & la sensibilité prodigieuse des fibres étoient presque inconnues dans les commencemens de la médecine, & son histoire ne nous fournit que peu d'exemples de ces vapeurs si communes de nos jours. Les Villageoises en sont tellement exemptes, que c'est un des-

honneur chez elles ; bien différentes en cela de nos Dames , parmi lesquelles la délicatesse & les indispositions vaporeuses sont en quelque sorte des preuves de noblesse.

La bonté & la simplicité des alimens , & surtout les exercices , prélervoient les femmes de l'antiquité de toutes ces maladies. Fortes & robustes , elles le dispuoient aux hommes en courage & en grandeur d'ame. Elles ne se marioient qu'après avoir acquis par l'exercice une santé ferme , & capable de supporter les peines de la grossesse & les travaux de l'enfantement. Le sage Réformateur de Lacedémone (*) avoit établi des jeux , des exercices. pour le sexe , les filles étoient admises à disputer les prix avec les hommes. Les femmes de l'ancienne Scythie supportoient le fardeau des armes & les travaux de la guerre jusqu'à leur mariage , & elles n'avoient la liberté de se marier qu'après avoir donné dans les combats des preuves réitérées de leur valeur. Les Germanes ne faisoient point la guerre , comme les Scythes , mais elles faisoient assez d'exercice pour se former des tempéramens à toute épreuve , & pour se mettre en état de fournir une postérité saine & capable de soutenir

(*) Vie de LICURQUE par PLUTARQUE.

soutenir avec éclat la gloire de la Nation. C'est par des exercices semblables que les femmes de la campagne se procurent un tempéramment qui, dans leur médiocrité, les rend mille fois plus heureuses que ne le sont nos Dames, au milieu de leurs richesses.

La différence que la nature a établie entre la constitution des femmes & celle des hommes, ne les porte donc pas si nécessairement à la délicatesse & à la foiblesse, qu'elles ne puissent s'assurer une santé aussi ferme & aussi durable, en employant les mêmes exercices. L'oisiveté est la vraie cause de ces constitutions laches, sans forces, & malades; elle entretient & augmente la mollesse, l'inertie des fibres, épaisit les humeurs, qui forment des engorgemens, des obstructions &c. Quoique la nature ait donné plus de force aux fibres des hommes, il est prouvé par l'expérience, que ceux qui passent leur vie dans la même nonchalance & la même mollesse que les femmes, sont bientôt sujets aux mêmes incommodités. Le cheval le plus robuste qu'on laisse trop long tems oisif dans l'écurie, perd sa force & sa vivacité. Si le repos produit un effet aussi funeste sur les fibres dures & élastiques de cet ani-

mal, n'en doit-il pas produire de plus sensibles sur les fibres de l'homme, qui sont plus foibles, & sur celles des femmes encore plus délicates?

On nous objectera sans doute, que nos Dames ne peuvent faire les mêmes exercices & se livrer aux mêmes travaux que les femmes de la Campagne; 1^o. parce que leur condition & les égards qu'elles doivent au rang qu'elles occupent, ou leur état, les en empêchent; 2^o. que quand même elles voudroient passer par dessus toutes ces considérations, elles ne pourroient y résister.

La distinction des rangs & des conditions est un établissement sage & nécessaire pour le bonheur de la Société, & nous sommes bien éloignés, en recommandant aux Dames de prendre de l'exercice, de vouloir les rabaisser, & les obliger à aller partager avec les Payannes les travaux de la Campagne. Mais n'est-il pas d'autres exercices plus doux, & que les bienfaisances dues à leur état leur permettent de faire; la promenade, par exemple, soit à pied, soit en voiture, une danse modérée, le chant, monter à cheval de tems en tems? Quoique ces exercices soient moins efficaces que les travaux habituels du corps, il est cepen-

dant certain que , pris fréquemment & variés suivant la saison , ils fortifieroient beaucoup les organes , & pourroient corriger les défauts d'une première éducation trop molle & trop oisive. Nous n'en voulons pour Juges que les Dames elles mêmes , qui vont régulièrement tous les ans passer la belle saison dans leurs maisons de Campagne , où elles varient tous les jours leurs parties de plaisir & où toutes , ou à peu près , tiennent à l'exercice. Quelle différence ne remarquent elles pas , ne sentent elles pas surtout entre leur santé , lorsqu'elles ont quitté la Ville , & celle dont elles jouissent lors qu'elles y reviennent ? Elles ne peuvent , il est vrai , se procurer les mêmes avantages à la Ville , mais doivent elles pour cela se condamner à une entière indolence ; & ne devroient-elles pas plutôt , en prenant tous les jours quelque exercice , entretenir la force , la légèreté , & la gaieté qu'elles ont rapportées de la Campagne ?

La fatigue , la lassitude , qu'éprouvent quelques Dames , après avoir pris une fois de l'exercice , les rebutent tout d'un coup. Elles sont accablées , ne peuvent se soutenir , & ne veulent plus entendre parler du moindre mouvement. Le peu de précau-

tions qu'elles apportent ordinairement dans leur piémier exercice, est la cause de cette lassitude accablante. On leur a recommandé de se promener, de prendre l'air, de se dissiper ; mais oubliant qu'elles ne doivent le faire que par degrés, afin de s'y accoutumer insensiblement, elles croient n'en pouvoir jamais faire assez dès la première fois, & que plus elles s'agiteront & se fatigueront, p'ûtôt elles seront guéries, & jouiront des avantages qu'on leur promet. Il en est d'une Dame qui n'est point accoutumée à prendre de l'exercice, comme d'un convalescent qui commence à marcher après une longue maladie. Il ne fait d'abord que de courtes promenades dans sa chambre, le lendemain dans la maison, & après avoir essayé & raffermi ses jambes, il va passer une ou deux heures du plus beau tems de la journée dans une promenade publique, en plein air ; les jours suivans il y reste plus long tems. Ce n'est que par de tels ménagemens qu'il se met en état de reprendre ses exercices ordinaires ; & telle devrait être aussi la conduite de nos Dames, & surtout de nos jeunes Demoiselles.

D'où vient l'opiniâtreté des pâles couleurs, & des autres maladies de langueur dans les jeunes Demoiselles, sinon de leur indo-

lence & de leur opiniatre oisiveté? „ Lors
 „ qu'une jeune fille est ataquée de pâles
 „ couleurs, dit WINSLOW, elle prend à
 „ la vérité de la nourriture, mais cette
 „ nourriture ne forme point un bon sang,
 „ elle ne fournit qu'une liqueur laiteuse,
 „ source & cause de sa pâleur. Aussi j'ai
 „ vu que si on avoit l'imprudence de fai-
 „ gner dans ce cas, il ne sortoit de la
 „ veine qu'un sang blanc. Si la malade a
 „ un peu plus de force, les alimens sont
 „ à la vérité plus chargés, mais leur éla-
 „ boration est toujours imparfaite, & les
 „ liqueurs ont une couleur jaune & ver-
 „ datre. „ La raison de cette dépravation
 des fluides, & de cette foiblesse des soli-
 des, est le défaut d'action des solides sur
 les fluides. Que l'on augmente la force
 des fibres par des remèdes martiaux,
 & leur action par des exercices du corps,
 on voit alors la bouffure du visage s'é-
 vanouir; les joues & les lèvres brillent des
 plus vives couleurs, & tout le corps re-
 prend sa force & son embompoint natu-
 rel. Loin de se laisser aveugler par une
 tendresse peu éclairée & de condescendre
 au penchant qu'ont alors les filles pour le
 repos, il faut les forcer à quitter leurs
 chaises, à monter, à descendre, & à se

promener , mais toujours par degrés ; & nous assurons que cet exercice , répété tous les jours , les guériront plus sûrement & plus promptement que tous les remèdes pharmaceutiques : Elles acquerront par l'exercice un tempéramment robuste , & se mettront en état d'avoir dans la suite des enfans sains , forts & à l'abri d'un grand nombre d'incommodités , dont ils sont redevables à la foiblesse & à la délicatesse de leurs mères.

„ Quant à la nourriture des enfans, que
 „ LICURGUE (*) estimoit être la plus belle & la plus grande chose, que sçauroit
 „ établir & introduire un Réformateur de
 „ Loix, commençant de loin, il regarda
 „ premièrement au mariage & à la génération des enfans. . . . C'est pourquoi
 „ il voulut que les filles endurcissent leurs
 „ corps en s'exerçant à courir, lutter,
 „ jeter la barre & lancer le dard, à celle
 „ fin que le fruit qu'elles concevroient,
 „ venant à prendre racine forte à un
 „ corps disposé & robuste, en germerait

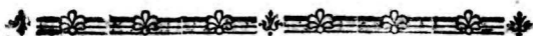
(*) Vie de LICURGUE par PLUTARQUE, traduction d'AMYOT.

» mieux, & auffi qu'elles s'étant renforcées
» par tels exercices, en portassent plus vi-
» goureusement & plus facilement les
douleurs de leurs enfantemens.

GENÈVE.

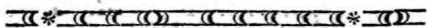
M. G.





S U I T E

Du 2. Mémoire sur les Gouvernemens qui doivent leur &c.



§ 4. Despotisme commerçant des Rois de Tyr.

TYR, métropole de ce nouveau monde commerçant, conserva cependant, par la supériorité de son industrie, dans la marine & dans les arts mécaniques, un avantage très marqué sur ses colonies. La présomption de cette capitale de Phénicie égala son luxe. La puissance des Rois de Tyr, tenant à leur commerce exclusif, ne fut cependant que précaire; où il y a plus de danger que de ressources, le péril rend le monarque déifiant, & le peuple pusillanime. Les rois de Tyr ne pouvant pas imposer à ces riches négocians, par la supériorité de leurs forces, ils voulurent du moins les tenir dans la crainte, par un gouvernement cruel & tyrannique; ils joignirent à ce sujet le despotisme commerçant au despotisme civil. Les petits Tyrans qui s'établirent dans des villes de

commerce font les plus infolens de tous. Les mœurs se forment sur le caractère des princes. Tyr eut des coutumes inhumaines , parce que ses rois étoient sanguinaires & intéressés. La possession des biens immenses étouffe d'ailleurs les sentimens d'humanité & d'équité naturelle. L'avidité de l'homme intéressé s'étend sur le monde entier : La variété ne fait qu'irriter ses desirs , & la jouissance ne les rassasie jamais ; chaque avare a un esprit de conquête , la violence se borne à s'emparer des fortunes privées , & comme il est en butte à l'animosité avide de tous les autres , ses appréhensions croissent avec ses richesses. Un état commerçant a une fortune flottante & incertaine : Ses forces ressemblent au crédit de la Banque , qui hausse & baisse selon le flux & le reflux du commerce. Tantôt le négociant est dominé par la supériorité de l'industrie des autres : Tantôt il domine à son tour ; la crainte & la violence entrent également dans les deux actes.

Si l'on allégué , pour preuve de la valeur des Tyriens , la résistance opiniâtre qu'ils firent aux armes victorieuses des Babiloniens , il faut dire que cette défense ne fut pas tant un acte de valeur , que la passion d'un avare , qui ne veut point se

déssaisir de ses trésors. L'esprit d'intérêt est obstiné & plein de ressources. Des cendres de la vieille Tyr on vit naître la nouvelle, qui fournit encore une carrière : Mais cette période ne fut pas si longue ni si brillante que la première. Les premiers établissemens de commerce sont les plus lucratifs. On apprend les règles & les ruses du négoce, comme les autres arts industrieux ; & dans la concurrence perpétuelle des intérêts, un petit état commerçant doit céder à un grand état militaire. ALEXANDRE eut dessein d'attirer le commerce de la Méditerranée en Egypte : Il ruina la nouvelle Tyr, & Alexandrie devint, sous les Ptolomées, la capitale du monde commerçant, tant à l'Orient qu'à l'Occident. Le sort des grandes villes commerçantes est comme celui des Monopoles : Une puissance jalouse de leurs profits immenses s'attache à les détruire, afin de pouvoir partager la fortune d'un seul entre plusieurs, ou se l'approprier entièrement.

§ 5. *Esprit de conquête commerçante, principe de Carthage.*

CARTHAGE, cctte ancienne colonnie de Tyr, corrigea les abus qui régnoient dans

le gouvernement de sa patrie, en ce qu'elle abolit l'autorité royale, & s'érigea en république. Cet état n'eut dans le fond point d'autre principe que celui d'un commerce universel : Mais l'empire que ce peuple vouloit s'arroger sur la Méditerranée ne fut pas si facile à obtenir qu'il l'avoit été du tems des Phéniciens. Les colonies Grecques & Phéniciennes, établies dans les différens ports de cette mer, étoient zélées à défendre leurs libertés, & pouvoient se battre à forces égales ; le Sénat de Carthage fut donc obligé d'arracher par la force ce qu'on ne voulut point lui accorder de bonne volonté, & elle joignit l'esprit de conquête à celui de commerce. Elle commença à subjuguier la côte d'Afrique, & n'ayant plus rien à craindre des habitans d'Afrique, elle étendit son empire sur les ports & les îles de la Méditerranée.

Etrangers dans un pays, peuple de nations à demi sauvages, les Carthaginois ne se crurent en sûreté, qu'après les avoir assujettis. Les rois d'Afrique, jaloux de la puissance, & avides des richesses de cette grande ville, auroient pû facilement se liguier contre elle, & l'écraser par leurs forces réunies. Cette position violente mit les Carthaginois dans la nécessité de contenir

par la force d'un gouvernement militaire & despotique les rois & les natifs du pays.

La régence d'Alger, qui lève des taxes & des capitations, à main armée sur les Maures, marche encore aujourd'hui sur les traces de Carthage. Dans un état industriel, il y a plus d'argent que d'hommes, ou l'homme y vaut plus que dans tous les états p. uvres & militaires. Au lieu de Soldats natifs, on enrôloit donc à Carthage des Soldats étrangers. Les Carthaginois entretenrent toujours un gros corps de mercenaires, composé de troupes Numides, Gauloises, & Espagnoles. La navigation étant le premier intérêt national des Carthaginois, ils se rendirent principalement experts dans la marine. Les flottes nombreuses de Carthage eurent besoin de ports assurés. L'intérêt, s'il est conduit par un esprit de réflexion, prend d'abord une forme monarchique; il s'approprie tout ce qu'il croit être à sa bienfaisance. Les Carthaginois firent sur la Méditerranée, ce que la compagnie orientale de Hollande a fait sur l'Océan des Indes. Pour étendre le commerce, il ne suffit pas de prendre des voies de bienveillance; la force est toujours la voie la plus courte que puisse prendre un peuple avide du bien d'autrui. Chaque corps de négocians com

mence par de petites entreprises, & finit par le plan d'un commerce universel. Ces nouveaux Phéniciens s'établirent premièrement aux Baleares, & ensuite dans l'île de Sardaigne, & sur la côte d'Espagne; il passèrent de-là en Sicile, & menacèrent enfin toute l'Italie. Si la valeur des Romains n'eût arrêté le cours de leurs prospérités, ces fiers négocians auroient porté leur vues sur les côtes de Dalmatie, & sur les îles de l'Archipel. Les Vénitiens, ces Carthaginois modernes, étendirent aussi leur empire maritime depuis la mer adriatique jusqu'aux côtes de Syrie. Les guerres Puniques ne furent poussées avec tant de chaleur de la part des Carthaginois, que parce que les côtes d'Espagne étoient d'un très grand produit pour ce peuple commerçant. Le libre commerce en ce pays riche & abondant en toutes choses valoit plus à Carthage, que la possession de la Morée n'importoit à Venise; & l'île de Sicile étoit encore plus à la bienfiance des Carthaginois, que l'île de Candie ne l'étoit autrefois à celle des Vénitiens. On remarque la même fermeté intrépide dans les guerres que soutinrent ces deux républiques; peut-être un état libre défend il à l'extrémité les domaines qu'il possède dans l'éloignement, parce qu'il a moins d'espoir

de les reconquérir, qu'un état monarchique.

§ 6. *Expédition d'Annibal en Italie.*

L'ENTREPRISE de Carthage sur l'Italie, n'entrant point dans son plan de conquête commerçante, elle fut moins l'ouvrage du Sénat, que celui d'ANNIBAL. La partie la plus saine de la république regardoit ces conquêtes du même oeil, que les Sénateurs les plus éclairés de Venise envisagèrent la prise de Constantinople, & la destruction de l'empire grec.

Ces deux plans furent du moins également chimériques. Les Vénitiens n'avoient fait que procurer aux princes latins des titres & des possessions en Grèce; & peut-être ANNIBAL, s'il eût réussi à prendre Rome, auroit-il érigé en Italie un empire aussi indépendant de Carthage, que fut celui des Empereurs latins de Constantinople, qui furent établis par les forces Vénitiennes. Les succès rapides qu'eut le Général Carthaginois en Italie le rendirent aussi redoutable à sa patrie, que les Romains memes. L'armée qu'il commandoit dans ces contrées éloignées de la capitale, fut beaucoup plus à lui qu'à la ré-

publique. **CESAR** vainqueur des Gaules fit la loi à sa patrie, & **ANNIBAL** maître de l'Italie & de la Sicile auroit pû tenir en échec Carthage. Ce général, qui étoit à la tête d'une armée composée d'Officiers & de Soldats mercenaires, n'auroit pas manqué de répartir entre eux la meilleure partie des pays conquis. Aventurier du premier ordre, il n'avoit amorcé les Gaulois & les Espagnols que par l'espérance d'un butin immense, & de la possession paisible de l'Italie. Ce rusé Carthaginois n'auroit pas même fait difficulté d'accepter la Pouille & la Calabre pour prix de ses travaux militaires. **ANNIBAL** voulant se maintenir dans la partie inférieure de l'Italie, ne pût être d'élogé de ce poste, que par la diversion que les Romains lui firent en Afrique.

Ayant le même ascendant sur ses vieilles bandes Numides & Espagnoles, que le grand **GUSTAVE** avoit sur ses Troupes Allemandes & Suédoises, il fallut que les Romains lui suscitassent des affaires dans son Pays natal. La maison d'Autriche, ne pouvant chasser les Suédois des terres de l'Empire, excita la jalousie du Danemark: Mais **CHRETIEN IV** n'eut pas la capacité de **SCIPION** l'Africain, & la Suède fut alors bien plus belliqueuse que l'A-

frrique; c'est pourquoi l'entreprise n'aboutit qu'à accélérer la paix de Westphalie.

Les Suédois trouvèrent autant de difficultés à s'attacher les Etats de l'Empire, qu'ANNIBAL en rencontra en Italie, pour détacher de l'alliance des Romains les Peuples Latins, ces anciens confédérés de la République. L'entreprise des premiers réussit, parce qu'ils eurent l'adresse de fomentier la haine qu'on portoit à la domination Autrichienne: Mais ANNIBAL échoua auprès des Latins, parce que ces Peuples craignant la rapacité Carthaginoise, crurent qu'il y auroit plus à perdre en s'alliant avec ANNIBAL, qu'en restant dans la confédération des Romains, dont la sûreté consistoit à garder fidèlement les articles de l'Alliance nationale qu'ils avoient contractée avec les Peuples Latins.

L'Armée qu'ANNIBAL rassembla à la hâte en Afrique, étant presque entièrement composée de milices, on ne doit pas être surpris de la défaite à Zama. On ne se battit alors que pour les intérêts de Carthage: Au lieu que les combats d'Italie se livroient pour les intérêts personnels d'ANNIBAL, & pour ceux de ses Officiers & de ses soldats. Les motifs personnels opèrent toujours plus efficacement que les motifs politiques & moraux. Les

Africains

Afriquains n'étant que des sujets de Carthage, ils ne s'intéressoient pas sincèrement pour le salut de cette Ville superbe; les Romains, étant Citoyens & libres, prenoient réellement part à la gloire de leur patrie. ANNIBAL voyant les forces des Carthaginois épuisées, & leurs Alliés ébranlés, conseilla la paix, & la fit à des conditions très dures pour sa patrie. La principale perte des Carthaginois fut celle de leur flotte, & la défense que leur firent les Romains d'avoir à l'avenir plus de douze Vaisseaux. En perdant l'empire de la mer, Carthage perdit le principe de sa constitution & de son opulence. Leurs flotes marchandes n'étant plus escortées d'un nombre suffisant de vaisseaux de guerre, ils ne pouvoient plus faire un Commerce sûr & paisible. Il ne restoit à Carthage que la dure alternative, ou de s'ériger en République pirate, ou d'entrer dans le rang des autres Colonies Phéniciennes, & de se mettre sous la protection des Romains. Raguse prit dans le tems moderne un parti semblable, & resta libre: Mais Chrthage accoutumée à dominer, ne put se résoudre à se mettre dans cette condition humiliante; c'est pourquoi elle fut détruite.

§ 7. *Destruction de Carthage.*

POUR tirer sa patrie de l'oppression, le Héros de Carthage en voulut réformer les abus intérieurs. Dans cette vue il s'appliqua à faire revivre les sentimens mourans des Citoyens. L'esprit de cabale fomenté par de grandes richesses fit échouer le patriotisme d'ANNIBAL. Le Gouvernement Aristocratique de Carthage étoit des plus impérieux : Il panchoit à l'Oligarchie par le crédit immense qu'eurent les maisons d'où sortoient les HANNONS & les ANNIBALS. Rome du tems de son aristocratie fut aussi troublée par des factions patriciennes : Mais les patriciens de Rome étoient alors pauvres & ils étoient par conséquent plus faciles à ranger que les grands Seigneurs de Carthage, dont l'opulence égaloit l'ambition. ANNIBAL trouva donc dans ces projets de réforme autant de résistance de la part de Sénateurs orgueilleux & de Financiers insolens, que CATON en auroit trouvé à Babilonne ou à Alexandrie. La crise de Carthage étoit cependant des plus dangereuses. Une Ville extrêmement opulente, & qui est sur le penchant de sa ruine ne fait qu'exciter la cupidité de tous

ses voisins. Si un état semblable ne peut plus soutenir ses Alliés , il ne doit compter que sur ses propres forces. Les forces de Carthage ne consistant plus que dans celles des sentimens violens & orgueilleux , SCIPION réduisit la fastueuse rivale de Rome à son état primitif. Le Sénat avoit déjà prononcé l'Arrêt de condamnation des Carthaginois : On n'en retardoit l'exécution que pour la forme. Les Romains attendirent jusqu'à - ce que le désespoir de ces malheureux Citoyens eut fourni de nouveaux prétextes à l'ambition romaine. Carthage inquiète & orgueilleuse les fournit d'abord : Mais abandonnée de tous ses Alliés, cette Capitale de l'Afrique se trouva dans le cas d'un gros financier , de la maison duquel on voit désferter tous les parasites, dès que le crédit & la fortune se sont conjurés à le perdre. Les Villes d'Afrique ne se défendirent pas plus que les Alliés & les Comtoirs des Portugais ne firent de résistance aux Indes, lorsque les Hollandois se mirent à établir leur Commerce sur la ruine de celui de la Nation Portugaise. Un Etat libre , & qui par l'assiette favorable de son terrain se peut aisément remettre de ses disgraces , n'a aucune capitulation à espérer d'un en-

nemi puissant & acharné à sa ruine totale. Carthage eut le sort de Tyr, & les Romains imitèrent à cette occasion la conduite de leur JUPITER, lequel anéantit de sa foudre les Géans qui avoient voulu escalader l'Empirée.

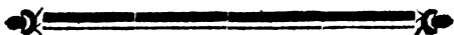




S U I T E

De la Description de Kamschatka.

S E C O N D E P A R T I E.



DES ANIMAUX DE MER.

PAR Animaux de mer, on entend les Amphibies, qui vivent dans l'eau & sur la terre. Le premier de ces Animaux c'est le loutre, la chasse s'en fait avec des chiens, dans le tems que la neige est considerablement haute. Sa peau est estimée un Rouble, & sert à envelopper les peaux de la Zibeline.

Le nombre des Chiens-marins est surprenant, ils couvrent des Isles & bancs de sables entiers. Il y en a de différentes espèces & grandeurs. Il y en a qui surpassent en hauteur les plus grands bœufs; les autres sont successivement d'une moindre grandeur. Ces animaux sont fort vigoureux; l'on en a vû qui avoient la cervelle fendue, se défendre encore avec

furie, & tâcher de s'échapper; ne voyant aucun moyen de fuir, il se mettent à pleurer. Le cri d'un vieux Chien marin est semblable aux efforts de quelqu'un qui se dispose à vomir, & celui des petits ressemble aux lamentations d'une personne qui souffre & qui se plaint. La manière de les tuer est diverse: Sur les rivières, on les tire avec des arquebuses, mais il faut leur casser la tête, car cent balles ne feroient aucun effet, parceque tout leur corps est couvert de lard. On tâche de les surprendre dormants sur les rivages & de les tuer avec des massues, ou on perce leur long museau avec un couteau attaché à une courroye, & on les tire ainsi à terre.

Les habitans ont en usage des cérémonies puérides, à l'égard des têtes de ces animaux, auxquelles ils témoignent autant de respect qu'aux meilleurs amis. L'Auteur a vû une de ces cérémonies en 1740. On apporta le squelette d'une tête de Chien-marin, & on la posa à terre. Tout à l'entour elle étoit enveloppée de l'herbe douce, ou du sphondilium soit acanthe. Après lui vint un Kamts hadale portant un sac rempli de cette herbe & d'autres, & tout d'écorce de bouleau, il posa le tout à coté du squelette. Après lui, deux

autres Kamtschadales roulèrent une grosse pierre dans la cabane, & la posèrent avec d'autres pierres plus petites, vis-à-vis de la tête. Deux autres déchirèrent l'acanthé & en firent des bouquets. La grande pierre signifie la mer, les petites les vagues, & les bouquets sont le signe du Chien marin. De l'écorce de bouleau ils font des petites Chaloupes, les chargent de ces bouquets & autres choses encore, & les roulent ainsi par dessus les vagues de coté & d'autre, afin disent ils que les autres Chiens marins puissent voir avec quel respect ils traitent leurs amis, & se rendent ainsi d'autant plus volontiers à eux. Nous ne rapporterons pas le reste de cette cérémonie ridicule qui est assez longue, elle donne d'avance une très mauvaise opinion du génie de ce Peuple, ce que nous aurons occasion de voir plus évidemment dans la suite.

Il y a dans ces Parages très peu de Chevaux marins, aussi l'Auteur n'en parle-t-il qu'en passant.

Le Lion de mer ressemble en quelque chose au Chien marin, excepté qu'ils ont des crinières frisées; leur mugissement est extraordinaire & effrayant. Mais par là même ils sont très utiles aux Navigateurs, en

ce qu'ils les avertissent des lieux où il y a des écueils , parce que c'est là qu'ils séjournent ordinairement. Quoique cet animal paroisse formidable à cause de sa grandeur & de sa démarche fière , il est pourtant fort craintif , & se sauve dans la mer à la première vue d'un homme. S'il est surpris dormant , il se renverse de peur en fuyant , & inspire la même crainte à ses compagnons. Est-il mis à l'étroit , ne peut il plus échapper , alors il se défend avec un grand hurlement , & combat avec furie. C'est pourquoi les habitans ne les tuent jamais dans l'eau , mais toujours à terre : Aussi faut-il avoir bon courage avant que de les attaquer. Cette chasse aquatique est très honorable parmi eux , & celui qui a vaincu le plus de ces animaux passe pour un grand Héros. Deux & trois pièces de chair de cet animal font une charge trop pesante pour une de leurs chaloupes ; mais comme selon eux c'est la plus grande honte de laisser un gibier tué en arrière , il arrive souvent qu'ils périssent pour s'être surchargés , malgré toute leur habileté dans la conduite de ces chaloupes. L'Ours marin est de moitié moins grand , que le Lion de mer. Ce qu'il y a de remarquable dans cet animal , c'est que chaque mâle a pour le moins 8 à

15 & même jusqu'à 50 femelles, dont il est fort jaloux. Et quoiqu'il s'en trouve des milliers sur les rivages, chaque famille a sa place particulière, qu'elle maintient avec opiniâtreté. Elle consiste communément en 120. individus, & nage ainsi en corps dans la mer. Les vieux & les célibataires vivent séparément. Cet animal dort des mois entiers, sans prendre la moindre nourriture. Ils sont les plus furieux de tous, & attaquent tout ce qui s'approche d'eux. Ils ramassent avec les dents les pierres qu'on leur jette & les renvoient avec bien plus de roideur, à celui qui les leur a jetté. Monsieur STELLER a fait des expériences sur leurs combats, que l'on peut lire avec quelque intérêt, mais que nous ne rapporterons pas. Ils ont tant d'agilité à la nage que dans une heure ils peuvent faire un trajet de 10 Werstes. S'ils sont blessés, ils attaquent avec les dents les Chaloupes des pêcheurs & les entraînent avec eux avec beaucoup de facilité; de sorte qu'un bateau est aisément renversé, & les pêcheurs risquent de se noyer. Pour les prendre on leur crève les yeux avec des pierres, & ensuite on leur écrase la tête avec des massues. Mais c'est une peine fatigante; car il faut bien 300 coups avant qu'ils

foient expédiés. Ils font si vivaces, que l'on a remarqué & essayé, qu'un d'entr'eux qui étoit fortement blessé, vécut encore pendant 15. jours entiers, sans qu'il voulut quitter sa place.

Le Castor marin n'a pas la moindre ressemblance avec d'autres Castors. Ils font de la grandeur des Chats marins, leur figure semblable à celle du Chien marin, & leur tête à celle de l'Ours. Cet animal est le plus paisible de tous, ne fait aucune résistance, & cherche son salut dans la fuite. Sa peau fait à présent un objet considérable de commerce, depuis que les Russes y ont attaché un prix plus haut, qu'il n'étoit auparavant.

Outre les Animaux de Mer, qui ont été décrits jusqu'ici, il y en a d'autres encore en grand nombre: La Manati ou Vache marine est la plus remarquable. C'est un animal qui ne vient jamais à terre, & vit toujours dans l'eau. Sa peau est noire & épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, & d'une telle dureté qu'à peine peut-on la couper en deux avec la hache. Ses yeux ne font que de la grandeur de ceux des brébis, ce qui est fort disproportionné pour sa grandeur énorme. Il n'a point de sourcils ni de paupières. On ne peut presque s'apercevoir de son col, tant la

tête est proche du corps, & néanmoins il la tourne comme il veut. Sa longueur est de 28 pieds & son poids de 200 puds. Ils viennent par troupeaux dans les embouchures des rivières, & font nager leurs petits avant eux, enforte que des deux cotés ils sont enfermés par le reste de la troupe. Ils vivent par familles, dont chacune est voisine de l'autre. Une famille est composée d'un mâle & d'une femelle, un veau de moyen âge, & un petit. Ce qui montre, que chaque mâle n'a qu'une femelle, qui engendre un seul foetus à la fois, qu'elle met au monde en automne. Ils sont extrêmement gloutons, & mangent presque toujours. Ils sont de l'espèce des Herbivores, & leur principale nourriture c'est la laitue marine, & une espèce d'algue marine. On les prend avec de gros crochets de fer, semblables en quelque sorte à la pointe d'un ancre. Un homme robuste conduit dans une chaloupe par trois ou quatre rameurs, va dans la troupe & enfonce ce crochet dans le corps d'un Manati. Trente autres hommes postés sur le rivage tiennent une corde, à laquelle le crochet est attaché, tirent l'animal à terre, & en attendant ceux qui sont dans la chaloupe le frappent & le blessent jusqu'à ce qu'il en meure. Aussi tôt

qu'un de ces Animaux est blessé & s'efforce de se délivrer du crochet, les autres viennent à son secours, se placent sous la chaloupe, & tâchent de la renverser. D'autres s'attachent à la corde pour la déchirer, & d'autres encore travaillent à détacher le crochet en le frappant de leur queue, ce qui leur réussit quelquefois. L'amour du mâle & de la femelle est surprenant. Si le mâle, après avoir employé tous ses efforts pour délivrer sa femelle, voit que ses peines sont inutiles, il la suit, lors même qu'elle est morte, jusqu'au rivage, & y reste deux à trois jours de suite auprès du cadavre. Le nombre des Manatis est si grand auprès de l'Isle de Béring, qu'il suffiroit pour nourrir tout le Peuple de Kamtschatka. Leur chair a besoin de beaucoup de tems pour la cuire, mais en révanche le gout en est bon, & revient en quelque chose à celui du bœuf.

D E S P O I S S O N S .

DANS l'Océan Oriental aussi bien que dans le Golfe de Petchins Koi il se trouve nombre de Baleines. Elles sont de la longueur de sept à quinze toises. Il y en a de diverses espèces, dont l'Auteur ne peut donner l'énumération, parce que l'on en

prend pen. Mais pourtant les Ruriles & d'autres Nations en font beaucoup de captures & d'une manière différente les uns des autres. Entre autres les Tschoukots font les plus grands pêcheurs de Baleines de l'Univers ; ils font du lard de ce Poisson leurs délices , & comme le bois leur manque ils se servent de son huile pour le chauffage. Des boyaux ils font des chemises comme les Américains , & en garnissent leurs Canots comme les Olutores.

Les Kafatkis, que l'on a faussement pris pour des Espadons, sont très utiles aux habitans à cause de leur nombre, parce qu'ils tuent les Baleines, ou les chassent sur les bancs de sable. M. STELLER a vu un combat entre ces Kafatkis & la Baleine. Si celle ci est attaquée elle hurle si effroyablement, qu'on peut l'entendre à des quarts de lieues. Si la Baleine se met en fuite ils la suivent jusqu'à ce qu'ils soient en assez grand nombre pour oser l'attaquer conjointement. Jamais on n'a vû qu'une Baleine chassée sur un banc de sable ait été rongée en quelque partie de son corps. Ainsi leur combat provient d'une haine & inimitié naturelle. Les pêcheurs craignent beaucoup ces animaux furieux, & ne se hazardent point ni de les approcher ni de leur lancer des javelots ;

ils leur sacrifient même, & les adorent, afin qu'ils ne leur fassent pas du mal. Car pour peu qu'ils soient agacés, ils renversent les batimens.

Les Kamtschadales font un compte avantageux des productions de la Baleine. La peau sert pour faire des souliers & des courroies. La chair pour la nourriture, la graisse pour bruler la barbe pour couvrir les bordages de leurs Navires, & pour fabriquer des filets pour la chaise des Renards & pour la pêche, les mâchoires inférieures pour des traineaux, pour des poignées de couteaux, des bagues & autres bagatelles; les boyaux tiennent lieu de tonneaux & d'autres vases; des nerfs ils font des cordes, & des jointures du dos sont fabriqués des sièges. Le morceau friand ce sont les langues & les nageoires. Pour le Kafatki, quand il est jette sur les bords du rivage, on fait usage de sa graisse comme de celle de la baleine. Il est faux, que ce poisson déchire le ventre de la baleine avec une nageoire tranchante, qui est sur son dos. Il est vrai, que cette nageoire est de la longueur de cinq pieds, & droite quand le poisson est en course, mais elle est molle, & composée de graisse entièrement; tout le corps même de l'animal est lard, & l'on ne trouve que très

peu de chair qui d'ailleurs est fort nerveuse.

Nous passerons le reste de l'énumération des poissons, parce qu'il s'en trouve de très connue, comme des Brochets, des Anguilles, des Merluches, des Harangs &c.

DES OISEAUX.

L'ABONDANCE de la Volaille en Kamtschatka est très grande, mais les habitans en font moins de cas que des racines & des Poissons. La raison en est, qu'ils ne savent pas comment les prendre, & que l'avantage de la pêche l'emporte sur la chasse.

Il faut distinguer trois sortes de Volaille. 1^o. Oiseaux de mer. 2^o. Oiseaux de source d'eau douce. 3^o. Oiseaux des champs & des bois.

Les premiers sont en grand nombre; la plupart sont des espèces de Canards, & de Corbeaux de mer. Tout ce qu'il y a à remarquer, c'est que les Kamtschadales & les Kuriles portent des becs de l'Ipatka, espèce de Plongeon, attachés à des courroies, que les Prêtres ou Chamans leur pendent autour du col, avec certaines solémnités, afin de leur procurer par là du

bonheur. La Procellaria ou Oiseau de tempête est de la grandeur d'une Hirondelle, & déjà connue, puisque tous les Navigateurs les regardent pour des Annonces d'un grand Orage.

La seconde Classe appartient la plûpart à l'espèce des Cignes, des Canards & des Oies. Les Cignes sont très comuns, & le plus pauvre homme du pays est en état d'en mettre sur table à son hôte. Il y a onze sortes de Canards, & sept d'Oies. On y trouve aussi des petits Oiseaux aquatiques, des Pluviers & des Bécasses que l'on prend avec des lacets.

La troisième Classe n'a de remarquable que quatre sortes d'Aigles, que les habitans mangent comme un gibier excellent. Il s'y trouve aussi des Vautours, des Faucons, & Gerfauts de diverses espèces, des Chouettes, des Corbeaux, des Corneilles, des Pies, en tout semblables à ceux de l'Europe; de plus des Coucous, des Moineaux aquatiques, des Francolins, des Perdrix, des Grives, des Alouettes, des Hirondelles, & d'autre volaille menue, dont les habitans attendent l'arrivée au printemps avec beaucoup d'impatience, & commencent dès lors leur nouvel an.

DES

D E S I N S E C T E S.

COMME le Pays de Kamtschatka est rempli de lacs & de marécages, les nombreux & prodigieux effains d'Insectes, rendroient la vie insupportable en été, si les vents & les pluyes continuelles n'adoucissoient pas ces maux. La vermine y est si commune, qu'elle cause une dévastation considérable dans les vivres, surtout dans le tems que l'on prépare les Poissons pour les provisions d'hiver. Depuis quelque tems seulement on s'est aperçu des punaises auprès du fleuve Awatzcha, qui vraisemblablement y ont été aportées dans des habits & dans des caisses ; car en Kamtschatka on ne les connoit point encore. Il n'y a point de papillions hormis dans quelques bois qui en fourmillent, & qui vraisemblablement y ont été jettés par des vents.

Des Araignées, il y en a si peu, que les jeunes femmes ont de la peine à en trouver. Ces femmes ont le préjugé, que pour devenir mères, & pour adoucir les douleurs de l'enfantement il leur faut avaler de ces insectes.

La plus grande incommodité des habi-

rans leur vient des poux & des puces dans leurs Cabanes , dont les femmes souffrent le plus , parce qu'elles portent des chevelures longues & souvent contrefaites. L'on trouve aussi, dit-on, un insecte semblable à un poux , qui est formidable aux Pêcheurs , parce qu'il perce la peau & se fourre dans la chair ; & que contre ce mal il n'y a d'autre remède que de le tirer dehors en coupant ou déchirant la chair.

Il n'y a dans ce pays ni grenouilles , ni crapeaux , ni serpens ; mais un grand nombre de lézards que les habitans considèrent comme les espions des Puissances souterraines , qui apportent la nouvelle de leur trépas. C'est la raison , pour la quelle ils sont fort attentifs , de hacher en pièces tous ces reptiles , lors qu'ils les rencontrent , afin qu'ils ne puissent faire aucun message. S'ils échappent ils en sont extrêmement allarmés , & craignent la mort a toute heure , & effectivement il y en a qui meurent peu de tems après , mais c'est par un effet de leur frayeur , ce qui confirme le préjugé parmi les survivans.



E S S A I

Sur le Luxe, considéré du côté Politique.

SI l'on considère les mœurs, les usages & les Loix de toute l'Europe, on ne trouvera presque chez aucune Nation, que des partisans du luxe; & parmi les écrivains beaucoup d'ennemis, & très peu d'amis. Il n'est guères de sujets de morale qui se prête plus que le luxe en général, à la déclamation, à la satire, à l'humeur même: Le luxe a renversé, dit-on, les Empires les plus florissans. Si l'on en croit un Ecrivain François, (*) il ruine actuellement les fondemens de la grandeur de la France, & lui prépare une chute irréparable, si l'on n'arrête les progrès qu'il fait tous les jours. Il faudroit, dit ce politique, qu'il y eut des Loix somptuaires pour étouffer ce monstre, qui a été reconnu dans tous les Siècles pour le destructeur des Nations.

B b 2

(*) Le luxe considéré relativement à la population & à l'économie, à Lion 1762.

M. BROWN, dans *l'examen des mœurs & des principes du tems*, publié à Londres en 1759, a calculé les forces de la Grande Bretagne, & la durée de sa puissance, sur les mœurs de ses Citoyens. C'est dans l'étendue du Commerce & des richesses nationales, c'est dans la supériorité constante de sa balance, qu'ils trouve la source de la corruption des mœurs, la cause d'une extrême foiblesse & d'une prochaine destruction. M. BROWN a écrit avec toute l'énergie & la force du génie Anglois : Il fait craindre le luxe à ces compatriotes, comme DEMOSTHENES faisoit craindre l'ambition du Roi de Macédoine aux Athéniens. Mais nous donne-t-il des idées justes & vraies du luxe ? Écoutons cet Auteur, l'ennemi le plus redoutable que le luxe ait jamais eu.

La vanité, le luxe & la mollesse, qui depuis vingt ans ont fait chez nous des progrès incroyables, font de leur nature insatiables dans leurs demandes. La fureur du plaisir, les excès de la profusion, entraînent une foule de nécessités, qu'il n'est pas possible de satisfaire. De là dans les grands du Royaume une ardeur sans bornes pour les emplois lucratifs, depuis que ces grands n'ont ni Religion, ni honneur, ni esprit national ; trois principes qui pour-

roient régler leurs passions fougueuses. A quoi donc s'attendre? A une anarchie, à une confusion générale. L'union nationale ne pourra résister aux factions que l'intérêt fuscitera. Les projets les plus salutaires au Royaume échoueront dès qu'ils heurteront l'ambition des particuliers. Quand l'intérêt ou l'ambition divisent les membres, une Nation guerrière doit tout craindre de l'étranger.

L'Histoire des Républiques Grecques n'est guère que l'Histoire des factions domestiques : Rome en fut la victime. Les chefs de nôtre Nation en font les membres les plus vains, les plus intéressés, les plus incapables, les plus efféminés. Malheureusement leur caractère devient tôt ou tard le caractère dominant de la Nation, le Peuple en reçoit l'impression ou l'influence comme une contagion.

Il ne faut pas perdre de vue dans le portrait suivant, la Nation du Peintre.

On peut reprocher, continue l'Auteur, les mêmes mœurs & les mêmes principes aux François. Mais les mœurs efféminées des François ne dérogent point aux principes de l'honneur militaire : Dès l'enfance on en verse la semence dans tous les cœurs. C'est un esprit toujours vivant.

même dans familles du moindre rang: Il constitue le caractère de la Nation Française; il en fait la force, il en est la défense & le palladium; il anime toute la machine de l'État, il en rend les ressorts aussi puissans que si la vertu en étoit l'ame. Les mœurs françaises ont beau varier, ces principes ne varient point. Sous HENRI IV les guerres civiles les ont enracinés dans le Royaume. Ainsi en France, sous les loix de l'honneur, l'esprit de défense; & sous le pouvoir monarchique, l'esprit d'union, conservent toujours la force nationale dans toute sa vigueur. Tel est l'antidote de la France contre le poison de ses mœurs efféminées.

Pour les autres Nations qui les adoptent, ces mœurs sont la coupe de CIRCE: La France la présente aux étrangers: Ils s'y enyvrent délicieusement d'une liqueur qui les empoisonne, sans songer qu'ils ne sont pas prémunis de ce contre-poison qui sauve la vie & la santé aux Français. Ainsi malgré sa légèreté, le caractère de la Nation Française est toujours respectable: Elle a le talent d'unir les extrêmes: Chez les Français les vices & les vertus, la force & la foiblesse, ne sont point incompatibles.

La source des mœurs & des principes

de la Nation Angloise , continue M. BROWN, est dans un Commerce porté à son dernier période. On y voit la dépravation des mœurs & des principes sans s'allarmer pour le Royaume; on se croit sûr de sa santé & de sa force en calculant le Commerce & les richesses nationales, & en vérifiant sur le calcul, la supériorité de la balance Britanique.

Le Commerce dans son premier période pourvoit aux besoins de toutes les Nations, en établissant entr'elles un échange réciproque de leur superflu: Il lie donc ensemble des Peuples, il détruit leurs préjugés, il dissipe leurs ténèbres, en un mot, il n'exerce qu'un empire libre, dont l'humanité & la bonne foi tiennent toujours les mêmes rênes.

Dans son second période le Commerce ajoute le commode au nécessaire; il augmente la population, il enfante les arts & les sciences, il répand par tout l'abondance & la félicité.

Dans ces deux périodes le Commerce n'a rien que d'utile & de précieux.

Dans le troisième période le Commerce amène le superflu, il en prend & en inspire le gout. Là il consume les trésors de l'opulence, ici il enflame la cupidité intéressée, par tout il grossit le luxe.

C'est à ce terme que le Commerce est la source d'une prodigalité désordonnée, ou d'une avarice insatiable qui change le caractère d'une Nation. Alors le Peuple cesse d'être laboureur, il devient Artisan &c.

La maxime est vraie, qu'un grand Commerce & une grande opulence constituent une grande puissance, le Commerce considéré dans ces deux premières périodes. Mais lorsque le Commerce & l'opulence sont à leur Zénit, comme aujourd'hui en Angleterre, la maxime, si on croit M. BROWN, est sans application; le Commerce & l'opulence constituent une extrême foiblesse.

Le luxe a aussi trouvé un grand ennemi en Hollande. Un Citoyen très sage & très respectable, singulièrement instruit des matières de politique, a balancé les avantages & les désavantages du luxe, dans un Ouvrage intitulé *Essai sur le Luxe*, publié à Amsterdam en 1762. Il y a 70. ans, dit il, que les plus grands Négocians d'Amsterdam n'avoient ni jardins, ni maisons de campagne comparables à celles que leurs Commis possèdent aujourd'hui. La construction & la dépense de l'entretien de ces palais des fées, ou plutôt ces gouttes. n'est pas le plus grand mal; mais la distraction & la négligence que ce luxe

cause, portent souvent un grand préjudice dans les affaires & dans le Commerce.

Ce Citoyen philosophe voudroit voir pour le bien du Commerce & le bonheur de sa patrie, plus d'œconomie, plus de modestie, chez les Négocians, & que le luxe mit moins de confusion dans les différens ordres de l'Etat.

La France est bien éloignée de ce Commerce au dernier période, de cet excès d'opulence qui annonce la foiblesse, qui menace une Nation d'une ruine prochaine. Si le politique Anglois a quelque raison de craindre pour sa patrie, des suites funestes des richesses immenses que le Commerce accumule sans-cesse; le politique François doit trouver dans des observations plus exactes, mille raisons pour se rassurer sur le sort de la France; & le patriote Hollandois pourroit rappeler ses Concitoyens à la simplicité, à la frugalité dans laquelle vivoient leurs ancêtres, sans arrêter les progrès de la décadence de leur Commerce: On y verroit bientôt diminuer très sensiblement la population.

On peut observer dans toutes les réflexions qu'on a publiées contre le luxe avec une abondance infinie, qu'on y a continuellement confondu le luxe considéré relativement à l'intérêt de l'Etat, avec le

luxue qui peut intéresser une ou plusieurs familles, un ou plusieurs Citoyens. Leur ruine ou leur dérangement paroissent aux yeux de ces politiques un désordre général, qui leur annonce l'affoiblissement, le décroissement des forces ou du nerf de l'Etat ou sa chute prochaine, qu'ils regardent comme infaillible. L'abus des richesses chez un grand nombre de particuliers, présente un sujet de morale très abondant, beaucoup de vérités utiles à publier, mais on se trompe lors qu'on veut en étendre l'intérêt jusques à la prospérité d'une Nation, & conclure sa décadence ou sa chute, de l'abus que quelques particuliers font des richesses. Il n'est pas difficile de prouver que cet abus est presque toujours utile à l'intérêt général, & l'on auroit bien de la peine à marquer avec exactitude les circonstances où cet abus peut causer à l'Etat un préjudice momentané.

Si l'on vouloit ne considérer le luxe que dans l'intérêt général, & porter une attention exacte sur les motifs qui animent l'industrie & la circulation de ses productions, on verroit que le luxe, quel qu'il soit à l'égard de la fortune d'un grand nombre de Citoyens, est toujours également un ressort nécessaire à l'opulence de l'Etat. La vérité de cette maxime de M.

de MONTESQUIEU s'étend même sur l'intérêt général de toutes les Nations.

Parcourons les principaux domiciles du luxe, les Villes où l'on prépare cette prétendue coupe de CIRCE : Arrêtons nous à cette Ville célèbre où le luxe a fait faire le plus de progrès à l'industrie, & où depuis plus d'un siècle le luxe répand le plus de richesses. C'est là qu'on a trouvé l'art de nuancer les étoffes de soye & même l'or qui les embélit, avec une si grande intelligence, avec un goût si rare, qu'une étoffe qui n'est portée que par le luxe, mériterait dit VOLTAIRE, d'être conservée comme un monument d'industrie. Ce sont cinquante mille artisans du luxe occupés dans la Ville de Lyon, qui donnent une valeur aux productions des provinces voisines, qui payent les peines des Cultivateurs, en répandant chez eux les richesses étrangères que leur industrie attire sans-cesse; & c'est contre cette consommation intérieure, contre laquelle on s'élève, & qu'on voudrait proscrire, qui est le premier aliment de cette industrie, qui ne sauroit se soutenir sans ce premier secours. Qu'on supprime les Artisans du luxe, ou le luxe même, ce qui seroit égal; bientôt le Colon trouvant ses greniers surchargés de fruits inutiles, ne cul-

tivera plus que pour obtenir sa subsistance; de vastes Campagnes tomberont en friche & l'Etat sera pauvre. Tout pays qui possède les Artisans & les manufactures du luxe, possède un grand fond de richesses, non-seulement par les envois qu'il fait à l'étranger, mais encore parce que la consommation intérieure étant plus étendue, la culture des terres y est plus animée, & ses productions naturelles reçoivent toujours de nouveaux accroissemens. On en juge bien par la valeur de toutes les terres, même de qualité médiocre, voisines des grandes Villes. Des loix somptuaires ne sauroient manquer d'appauvrir un tel pays.

Le luxe d'Italie qui contribue infiniment à l'entretien de l'industrie de Lyon par la consommation des étoffes de cette riche manufacture, est bien dédomagée de ce désavantage de sa balance, par l'avantage infiniment supérieur que Lyon lui donne par l'achat de ses soyes crues & de ses organzins. Le luxe, ou Lyon, donnent les mêmes avantages à l'Espagne, au Commerce du levant & à celui des deux Indes, pour les soyes & les ceintures. Il en est de même de toutes les Manufactures: Le luxe qui les anime & porte l'industrie à les étendre ou à les varier sans cesse,

étend en même tems la consommation des matières premières, dans les pays qui les cultivent, & les enrichit. L'agriculture n'est languissante dans l'intérieur de quelques provinces, dans quelques pays de l'Europe, que par le seul défaut de consommation, ou ce qui est exactement la même chose, que parce que le luxe ne peut pas y atteindre. Qu'on y établisse des manufactures, ou de la navigation, ces pays seront bientôt fertiles & riches, & ce sera l'ouvrage du luxe. Il n'est point à craindre que le luxe, quoi qu'en disent ses ennemis détruise jamais ici son ouvrage. Cette richesse ne pourroit disparoitre que par l'effet d'une mauvaise administration, ou par la trop grande abondance du numéraire, qui enchérissant trop la main d'œuvre; feroit tomber les manufactures, & en même tems l'agriculture par le défaut de consommation.

Une mauvaise administration à fait passer en Angleterre les manufactures de laine des Pays-Bas Autrichiens, & leur commerce maritime en Hollande. Ce ne fut point l'ouvrage du luxe. Mais ce pays, à portée de la Navigation la plus avantageuse, a conservé une partie de son industrie, une agriculture florissante, une grande richesse de productions naturelles;

& c'est l'ouvrage du luxe des Nations voisines. Ces provinces, éloignées de la navigation après la perte de leurs manufactures, seroient restées pauvres, parce que le luxe n'auroit pû y étendre ses consommations.

Le luxe de Paris a rendu tributaires toutes les Nations de l'Europe. Ses meubles, ses bijoux, ses spectacles, ses Académies mêmes y attirent plus de dix millions tous les ans des étrangers, & ces dix millions qui entretiennent une grande population dans cette Capitale entretiennent aussi la population & la fertilité de plusieurs provinces, d'où cette Capitale tire ses subsistances. On déclame sans cesse contre ces grandes fortunes trop rapidement faites dans le maniement des deniers publics; & ce sont les dépenses énormes que le luxe fait de ces trésors accumulés, qui excitent les plus vives clameurs contre le luxe. Ne devoit on pas trouver au contraire qu'il est heureux que le luxe remédie à l'inconvénient d'une profession qui concentreroit trop les richesses de l'Etat, & qui l'appauvriroit infiniment, si à mesure que l'avidité accumule des trésors, le luxe ne les répandoit pas à plaines mains. Qu'arrive-t-il d'ailleurs, quand un riche s'appauvrit par l'excès du luxe? Sa

ruine répand l'aisance dans un grand nombre de familles. C'est un étang qui en perdant ses eaux de toutes parts, qui en se desséchant, répand la fertilité dans une grande étendue de campagne. Pour l'intérêt de l'Etat, les richesses ne sauroient être trop divisées, ni trop circuler; & le luxe produit cet effet.

Il en est demême du luxe pour l'intérêt général de l'Europe. Une Nation qui y accumulerait les trésors, qui y concentrerait les richesses, porteroit un préjudice sensible à toutes les autres Nations. Toutes demandent la division des richesses, des consommations respectives, une grande circulation, en un mot les secours du plus grand luxe: Car tous ces avantages font son ouvrage.

Ce n'est pas au luxe qu'on doit attribuer en Angleterre la dépopulation actuelle, la décadence de son agriculture, le nombre excessif de ses pauvres: C'est à la consommation immense d'hommes qu'elle a faite durant la dernière guerre; à l'emploi d'hommes qu'exigent des établissemens trop étendus dans les trois parties du Monde; à l'excès des impôts nécessaires pour payer les intérêts d'une dette portée infiniment au delà de la juste proportion de la richesse réelle; & ce n'est qu'a

vec le secours d'un grand luxe intérieur & chez les consommateurs dépendans que l'Angleterre peut soutenir son grand fond d'industrie, diminuer le nombre de ses pauvres par le travail industrieux; animer son agriculture par la consommation de ses laines & de ses autres productions naturelles dans ses manufactures, tant que l'excès des impots y tiendra la main d'œuvre à un haut prix, & diminuera les consommations étrangères.

C'est au luxe que la Hollande doit la grande population de ses Villes & de ses campagnes. C'est à ses impots plus excessifs que par tout ailleurs, & non au luxe, qu'il faut attribuer la misere qui règne dans une partie du Peuple des Villes, où la cherté de la vie rend l'industrie trop chère. Le Peuple de la Campagne est finiment moins affecté de l'excès des impots, parce qu'il trouve une consommation assurée dans celle des Villes, & une grande facilité pour le transport dans la navigation des canaux, & encore parce que le fort des impots est sur les consommations; nature d'impots, qui ne nuit point au cultivateur, lorsque la consommation intérieure suffit au débouché de ses productions.

Mais

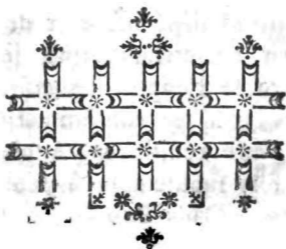
Mais qu'on supprime le luxe dans les Villes, qu'on réduise les riches à l'austérité de vie, à la vie simple & frugale des anciens Hollandois; il faut nécessairement que la plupart des marchands, des tailleurs & des artisans désertent ces Villes; & que les cultivateurs abandonnent leurs marais par le défaut de consommation. La population seroit bientôt infiniment réduite; & le restant ruiné ensuite par les impôts qu'exigent les intérêts des dettes publiques, l'entretien des digues & des charges ordinaires de l'Etat. Le luxe prévient ce dépérissement de la République, en entretenant une forte d'équilibre entre le Peuple, les cultivateurs, & les riches, par les consommations.

Le luxe ainsi réduit en Angleterre, y produiroit fort rapidement à peu près les mêmes effets. Dans l'un & l'autre Etat, les richesses déjà trop concentrées, le seroient infiniment d'avantage; & la circulation beaucoup plus languissante chez le Peuple, y détruiroit promptement le travail industrieux & tout moyen de subsister.

La France éprouveroit les mêmes effets; le luxe est d'ailleurs en France la cause des plus grands progrès de son Commerce;

& l'attaquer comme le propose la politique Française, par des Loix somptuaires, ce seroit tarir la source la plus vivifiante ; ce seroit faire à l'étranger un présent des arts les plus recherchés, & qui attirent le plus de ses richesses en France.

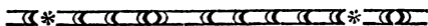
La suite le mois prochain.





A N E C D O T T E S.

Concernant M. FIRMIN ABAUZIT pour servir de suite à son Eloge historique inséré dans le journal du mois dernier.



A M. SEIGNEUX DE CORREVON Conseiller & ancien Trésorier à Lausanne, de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Marseille, de la Société d'Angleterre pour l'avancement du Christianisme, de la Société Oeconomique de Berne &c.

MALGRE' la force de son génie & sa présence d'esprit qui ne baissa point, les recherches profondes commençoient à fatiguer M. ABAUZIT à l'âge de 87 ans. & pour la plûpart des hommes beaucoup plutôt, il ne faut lire que pour s'amuser. Un jour qu'il vint dans mon Hermitage, il y trouva M. le Ministre P., qui le mit sur la matière de *l'infini*. M. ABAUZIT quoique très bon Métaphisicien, n'aimoit pas à s'enfoncer dans ces profondeurs. Je

m'aperçus que cet entretien le laissoit, & je détournai le sujet.

Vous savez, Monsieur, quel étoit son gout pour le simple; en voici un trait qui est assez plaisant. Il n'avoit qu'un seul habit, une vieille perruque & point de robe de chambre; ses amis le déterminèrent à se donner une perruque neuve; mais il ne la mit que chez lui, & prenoit la vieille pour sortir; je le rencontrai un jour dans cet équipage & lui aiant dit en riant, *hé! Monsieur, la perruque neuve!* Je la garde pour la chambre, me répondit-il du même ton. Pour l'habit neuf, il fallut user de stratagème pour lui en faire un, & pour le réduire a le mettre; car, disoit-il, celui que j'ai, suffit pour me garantir du froid en hiver, & de la chaleur en été. M. CAZE qui savoit M. ABAUZIT par cœur, l'ayant fréquenté dès sa jeunesse, donna le mot à sa servante, pour que tandis qu'il dormoit, le tailleur put prendre sa mesure sur le vieux habit, & en faire incessamment un de la même couleur que le domestique substitua au vieux, sans que son maître s'en aperçut. M. ABAUZIT fut très étonné a son réveil de ce changement, & reconnut aisément à ce tour la plaisanterie de son ami.

A propos de M. CAZE, M. ABAUZIT

m'aprit que l'ébauche ou le plan de l'Édit de Nantes s'étoit faite à Paris, par l'ordre d'HENRI IV, chez le bifayeul de M. CAZE, zélé Protestant, & fort éclairé. Ses fils étoient gens de lettres, & c'est à l'un d'eux que Mad. DESHOULLIERES adressa quelques Epitres en vers. Celui qui se réfugia à Genève étoit homme de mérite, & généralement considéré.

M. ABAUZIT fit à l'occasion de la vie de J. C. par M. le Ministre BUTINY la généalogie de nôtre Seigneur pour concilier les Evangelistes qui diffèrent à ce sujet; mais il montre que la différence est très petite. Son érudition s'étendoit sur toutes sortes de sujets, & il étoit très fort sur la critique sacrée en particulier. Comme il lisoit ordinairement l'ancien & le nouveau Testament dans l'original, il a fait sur les exemplaires qu'il en avoit beaucoup de notes savantes, dont on pourra faire un très excellent usage. Nos Professeurs le consultoient souvent, de même que les savans étrangers & des personnes de tout état. Un Citoyen de Genève de mes amis, nommé DAVID REVAL (*)

C c 3

(*) On peut voir son Eloge dans le *Journal Helvétique* de Février 1769.

qui avoit beaucoup de gout pour la Mécanique, avoit inventé une machine dont il se flattoit qu'on pourroit faire un bon usage: C'étoit une espèce de catapulte ou de balliste d'une invention nouvelle dont le ressort facile à mouvoir & à détendre pouffoit fort loin les plus grosses pierres, & même des feux d'artifice. Il n'étoit pas riche, & avoit consumé beaucoup de tems à la construction de cette machine, dont il espéroit tirer un grand profit en des tems de guerre. Dès qu'il m'eut communiqué son projet, je le plaignis d'avoir mis tant de tems & d'argent à l'exécution d'une chose dont je prévoyois qu'il ne seroit pas dédomagé: Il me pria cependant de le mener chez M. ABAUZIT pour le consulter. Nous y fumes, & il nous reçut fort bien; les grands noms ne lui en imposoient point: Mais il n'hésita point à lui dire que POLYBE & VITRUE l'avoient prévenu, en publiant la description d'une machine à peu près semblable, quoique plus composée, d'un transport plus difficile, & par conséquent inférieure à la lienne; mais que l'artillerie avoit fait tomber ces inventions infernales par d'autres qui ne l'étoient pas moins. RIVAL fut un peu mortifié, quoique M. ABAUZIT eut loué ses talens & son industrie; mais il prit d'abord son

parti en galant homme. Il étoit homme d'esprit & je lui rapellai à ce sujet l'Épigramme du *Chevalier DE CAILLY*.

Dis-je quelque chose affés belle ?

L'antiquité toute en Cervelle

Me dit , je l'ai dite avant toi

C'est une plaisante Donzelle;

Que ne venoit-elle après moi ?

J'aurois dit la chose avant elle.

Je ne puis m'empêcher de vous dire à l'occasion de M. RIVAL un fait dont vous serés sûrement touché. Après la mort de cet honnête homme qui ne laissa point de bien, les fils me prièrent de les conduire chés M. le Procureur Général TRONCHIN qui avoit prêté à leur Père 5 ou 600 francs dans son besoin. Ils étoient hors d'état de le payer & recouroient à sa générosité. M. TRONCHIN n'hésita pas un instant, loin de se faire presser. Il leur dit qu'il avoit oublié cette dette, qu'il les prioit de l'oublier de même; & en leur remettant le billet de leur Père, il ne leur parla plus que du regret qu'il avoit de sa mort. Peut-être n'est-il pas indifférent d'ajouter que M. RIVAL & lui étoient dans des sistèmes affés différens, sur le sujet qui divise les Citoyens.

Les Inscriptions anciennes coutoient peu à M. ABAUZIT à déchiffrer ou à éclaircir, il aimoit ce genre comme une clef & une source d'érudition. Un jour il étoit acroupi pour en lire une qui est incrustée dans le mur du Temple de St. Pierre. Un passant crut qu'il étoit malade, ou tombé, & s'empressa de le relever, il le remercia en riant & se relevant lui même, sans pouvoir lui faire comprendre l'intèrèt qu'il y prenoit.

Les Médailles avoient pour lui le même attrait, parce qu'il y étoit également habile, & qu'il avoit le tact pour discerner celles qui trompent souvent la sagacité des conoisseurs. On lui en présenta un jour un parti que l'on estimoit beaucoup, & sur la valeur desquelles on le consultoit : A la vue d'un *Othon* & d'un *Pescennius Niger*, il branla la tête, en disant, voila qui est bien imité; c'est RAPHAËL qui copie le Cupidon de PRAXITÈLE. Mais voici une lettre dans la légende du revers qui n'est pas du goût Antique; & le vernis de ce *Pescennius* décèle sa nouveauté. C'est dommage; les Médailles sont rares, & seroient d'un grand prix si elles étoient *généines*: Mais les fausses sont peu estimées: Ce Jugement arrêta tout court un marché presque conclu.

Le fameux ROUSSEAU fut du nombre de ceux que M. ABAUZIT mortifia un peu, quoique sans deſſein, la première viſite qu'il fit en venant à Genève fut à nôtre Illuſtre Ami; & il lui dit en l'abordant. *Je viens vous voir pour apprendre à penſer, à raiſonner, à être homme.* Qu'on ſe repréſente un homme auſſi humble que célèbre; étonné d'un tel éloge, il contreſit le ſourd, avec d'autant plus de vraiſemblance qu'il l'étoit un peu, & ne lui répondit rien; ſurpris de ce ſilence, M. ROUSSEAU m'en fit quelques plaintes, que vouliez vous lui diſ-je qu'il répondit à une telle louange, à un homme de vôtre âge & de vôtre réputation?

M. TH... homme fort riche & qui tenoit une très bonne table lui demandoit un jour comment il faiſoit pour maintenir ſa ſanté. *En faiſant un repas frugal* (lui répondit-il) *en prenant de l'exercice & en ne deſirant que le néceſſaire.* Il étoit pourtant ſujet a de violentes Coliques ſur la fin de ſa vie, mais il les ſupportoit avec patience. Auſſi diſtingué par la trempe de ſon ame que par les qualités & les richèſſes de ſon Eſprit, il trouvoit tout ſon bonheur dans l'étude & la pratique de ſes devoirs.

Fort inſtruit de l'hiſtoire ancienne, il

ne négligeoit pas la Moderne, & lisoit les Gazettes régulièrement, il en envoioit l'extrait raisonné à une Dame de ses amies qui conserve précieusement tous ces billets; la retraite dans laquelle il vivoit n'empêchant pas qu'il ne fut très bon politique, fort au-fait des divers intérêts des Princes & des affaires de l'Europe.

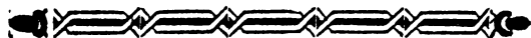
Il avoit l'esprit très net, le stile clair & précis. Il sembloit qu'il pensoit à peu près comme *Madame de la FAYETTE*, que chaque mot qu'un Ecrivain épargnoit à son lecteur, Valoit un Ecu. Son écriture étoit très lisible malgré son grand âge, & elle s'est soutenue ainsi jusques à son dernier billet, qui fut celui qu'il vous écrivit.

Quoi-qu'excellent Critique, jamais il n'exerça ce talent aux dépens de qui que ce soit; difficile pour lui seul, tolérant & indulgent pour les autres, il louoit plus volontiers qu'il ne blamoit, ce qui venoit uniquement de son bon cœur. Il se mêloit peu des affaires publiques dont il étoit cependant très bien instruit: Mais il préféroit sagement le rôle du Spectateur, & se bornoit à faire des vœux ardens pour la réunion des Esprits.

Ennemi des tracasseries littéraires, il ne pouvoit comprendre que de beaux génies

pussent se résoudre à entrer dans cette triste & épineuse carrière, & il donna lui même l'exemple de la plus grande modération en n'ayant jamais de dispute avec personne, comme jamais personne n'eut de dispute avec lui; toujours estimé & chéri de tout le monde.





R E F L E X I O N S

*Sur les changemens qu'apporte le tems dans
l'esprit des hommes & des Nations.*

*Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt, Hor, Art Poët.*

LE TEMS nous ôte & nous apporte sans cesse; nos pertes & nos acquisitions se succèdent & se compensent exactement. Les deux premiers Ages de la vie, l'Enfance & l'Adolescence, employées à l'accroissement de l'individu, ne montrent que le simulacre de l'homme futur; mais ce tems d'ignorance & de foiblesse est celui des graces naïves & des agrémens naturels. C'est la saison des fleurs qui sont passagères & fragiles; mais *c'est dans la fleur que se prépare le fruit*, comme dit M. de FENELON. L'esprit n'est point encore formé, & la tête est vuide, mais l'esprit est prompt: On est dédommagé de ce qui lui manque, par le feu de l'imagination, par les faillies de la nature, par l'ineestimable don de la Mémoire, que la fraîcheur du cer-

veau rend si vive, si facile, si sûre. L'âge qui suit l'Adolescence, celui de la Virilité, nous fait perdre quelques-uns de ces avantages, pour nous en donner de plus durables. Les graces de la jeunesse ont déjà fait place à des traits plus formés qui caractérisent. La Nature alors occupée de notre seule conservation, ne fait plus que consolider ce qu'elle a développé dans les premiers âges. On n'a plus d'impétuosité, mais une sage chaleur. On sent moins vivement, mais plus finement; on produisoit ses perceptions sans beaucoup d'effort; maintenant on les digère, & on pense. On ébauche moins, on termine plus. Ce que l'on peut avoir perdu de facilité, de légèreté, est réparé par plus de profondeur. En un mot, figure, esprit, productions, conduite, &c, tout se ressent de cette heureuse maturité que n'envie point la jeunesse, parce qu'elle n'en connoit le prix qu'aux dépens des avantages frivoles qu'elle entend sans cesse regretter. Vient l'inévitable Vieillesse, dont les tristes impressions, tant sur l'esprit que sur le corps, sont toujours plus ou moins marquées, suivant l'organisation de l'un & l'habitude de l'autre: Cette vieillesse, si redoutée, est en effet le temps où nos pertes sont les plus grandes & les plus

sensibles. Elle éteint l'imagination, elle affoiblit la mémoire; mais, au milieu de ces ravages, l'esprit conserve assez souvent beaucoup de vigueur. Le fruit est mûr & près de tomber; mais, avant la caducité qu'il faut bien distinguer de la vieillesse, ce fruit a toute sa perfection, tout ce qui étoit dans sa nature. On pense moins, on ne crée plus surtout, on n'est plus capable d'un grand travail; mais on a tout médité, tout pensé; toutes les provisions sont faites pour ce temps de foiblesse & d'inaction, *miseris viaticæ cœnis*: Nous jouissons des connoissances que nous avons amassées. On n'a plus dans l'avenir qu'un instant; mais on vit encore dans le passé, dans plus d'une génération, & les regrets sont compensés par les souvenirs. Ce que nous éprouvons tous, est l'effet aussi naturel que nécessaire & constant de la Loi commune imposée à tous les Êtres sensibles, insensibles.

Mais puisque nous comptons la durée du monde par la succession des siècles, & par les générations humaines, ne pourroit on pas observer dans les différens âges du monde les mêmes révolutions que dans les âges de l'homme, comme une suite de la même Loi? Qu'on recule tant qu'on voudra la naissance ou le commencement

du monde, il a commencé, cela nous suffit. Représentons nous sa jeunesse & son enfance; formons nous l'image du monde entier, dans son état primitif, d'après ces hommes tout neufs, ou ces Peuples incultes & sauvages, dont la raison, (quoi que capable de la même perfectibilité que la nôtre, puis qu'ils sont organisés comme nous) ne se produit que par de faibles lueurs, semblables à ces crépuscules incertains qui précèdent le jour. Leur industrie n'a d'autre étendue que celle de leurs besoins qui sont très bornés. Mais avec beaucoup moins d'idées que nous, ils sont bien plus vivement frappés de toutes celles qu'ils reçoivent des objets extérieurs, & ils les peignent aussi vivement, parce qu'ils conçoivent & s'expriment avec toute l'énergie de la nature. La Langue de ces Peuples a peu d'inflexions, peu de mots, mais elle est toute pittoresque. Tel est le caractère des plus anciennes Langues. Le premier âge du monde a donc été celui de l'imagination, & les idiomes en sont l'ouvrage. Les récits prodigieux & les traditions fabuleuses sont principalement de son domaine; ils sont aussi de ces premiers tems. On voit, dans cette enfance & cette jeunesse du monde, tous les arts s'ébaucher successivement; mais ils se ressentent

long tems soit des tatonemens de l'inexpérience, conduits par la seule nécessité, soit de l'aveugle impulsion du génie, sans règle & sans frein. Suivant la durée qu'on assigne communément aux divers âges du monde, l'époque de l'âge moyen, qui répond à la virilité, peut se fixer à 5 ou 6 siècles avant notre Ère. Les pierres de DEUCALION sont alors tout à fait changées en hommes. Les arts utiles, & ceux de pur agrément, se dévelopent & se perfectionnent. La raison murie, exaltée par la réunion des lumières qui se rapprochent & se combinent, donnent une forme stable aux Sociétés politiques & aux connoissances humaines. La Philosophie naît des progrès de l'entendement exercé, & bientôt son influence sur tout le monde moral est sensible. Cet âge moyen, qui est toujours celui de la plus grande force, si la nature continue de garder les mêmes proportions qu'elle a observées pour les premiers âges, n'est sûrement pas près de finir. Ce coup d'œil sur les différens caractères des deux ou trois grandes périodes, dans lesquelles nous comprenons, sous l'image de la vie humaine, tous les tems écoulés jusqu'à nous, pourroit conduire à décider l'inutile & vaine dispute sur les Anciens

& les Modernes. On conçoit que, suivant la marche uniforme de la nature, ils doivent nécessairement avoir, les uns sur les autres, des avantages réciproques qu'il suffisoit de distinguer. C'est d'après cette idée sans doute, que FONTENELLE a dit que nous étions les Anciens : mot qui n'a d'abord paru que plaisant, où même qu'une subtilité, mais qui nous semble très vrai, dans nôtre façon de voir les hommes, sans pourtant admettre toutes les inductions qu'il en tire. Celui qui s'avisa le premier de discuter la préférence entre les Anciens & les Modernes, mit ridiculement en question : Si le père étoit plus vigoureux que le fils, si le fils en savoit plus que le père. Par une déduction naturelle, on trouvera chez tous les Peuples polis la même distinction d'âges & de caractères. Il y a chez le Peuple François trois âges bien marqués, bien distincts. Son enfance, par rapport aux Lettres & à quelques autres égards, a été très longue ; on peut l'étendre à peu près jusqu'au règne de FRANÇOIS I. Avant cette heureuse époque, quels étoient & leurs arts & leurs connoissances ! Quelles sont les productions de dix siècles ? Des Fabliaux, des Romans en prose & en vers, quelques autres Poésies

très informes, des Chroniques fabuleuses ou fort féches, des Légendes apocryphes ou tout aussi mal rédigées que pitoyablement écrites, des Mytères, foible & ridicule ébauche de nôtre Théâtre. une médecine Arabesque, nulle trace de Mathématiques, si ce n'est dans l'Astrologie Judiciaire, une Dialectique, une Philosophie puérile &c. L'épôque de l'adolescence doit être fixée en France à la fin du 15 siècle, & sa durée s'étend presque jusqu'au milieu du 17. C'est alors que la Langue & la Poésie se débrouillent; que les arts commencent à prendre l'effort. On lit HIPPOCRATE & GALIEN; la médecine fait beaucoup de progrès; mais la Philosophie se traîne toujours sur les pas d'ARISTOTE, ou plutôt n'existe pas encore. De là, on parvient en France au tems de la virilité, des plus beaux jours, dont le 17me siècle est l'épôque. Dans les comencemens de cet âge qui tiennent encore à l'adolescence, la vigueur de l'imagination se déploie avec la renaissance du gout. Tous les beaux arts, atteignent presque à la fois leur apogée. L'éloquence & la Poésie formées sur les beaux modèles des Anciens, s'élèvent jusqu'à partager les jugemens des contemporains entre ces grands maitres & leurs rivaux. L'art Dramatique

est porté en France presque aussi loin que chez les Grecs. La Philosophie, les Mathématiques, toutes les sciences exactes, s'avancent d'un pas égal & rapide. La critique, art peu cultivé des Anciens, étend son domaine sur toute la Littérature. Le genre singulier des journaux parvient, presque dès sa naissance, à un degré de perfection, qui ne lui laisse point de progrès à faire. Enfin c'est au 17^e siècle que semble fixé pour l'Europe, le point au delà duquel l'Eloquence, la Poésie, toutes les facultés qui sont du ressort de l'imagination, ne pouvant plus que décliner, quand elles n'ont pû le franchir. Car il en est de ces facultés comme des beaux arts : Nous nous les représentons sur un penchant très rapide, ou quand on ne peut plus monter, il faut nécessairement descendre ; c'est l'ordre que suit en tout la nature.





ANNONCES DE LIVRES

E T

A V I S D I V E R S .



MELANGES de Littérature , d'Histoire & de Philosophie , par M. D'ALEMBERT Tome V. Ce Volume qui est de 600 pages in 12 & qui paroît nouvellement, renferme, outre un avertissement qu'il faut lire, des éclaircissemens demandés par le Roi de Prusse , a l'Auteur sur différens endroits de ses *Elémens de Philosophie*. Il contient des réflexions sur l'inoculation , où l'Auteur se propose de prouver, qu'on n'avoit point encore envisagé cette importante question sous son véritable point de vue, enfin on y trouve des morceaux purement littéraires, sur la poésie, sur l'histoire, sur l'étude, sur l'harmonie des langues mortes & sur la latinité des modernes. Le Vol. est terminé par quelques pièces relatives à l'article *Genève* de l'Encyclopédie, on y a inféré les deux assertions contradictoires de M. JEAN JACQUES ROUSSEAU

sur cet article. On trouve dans ce 5me Vol. comme dans les 4 premiers déjà connus & dans tous les autres ouvrages du même Auteur, la profondeur des idées, la précision géométrique, & les vues philosophiques réunies à l'élégance du stile & à la beauté de l'expression. L'ouvrage se trouve à Paris chez SAILLANT, rue St-Jean de Beauvais, & chez plusieurs autres Libraires; & à Lion chez JEAN MARRIE BRUYZET.

LETTRES du Colonel TALBERT par Mad. B. T. Auteur d'Elizabeth 4 Vol. in 12 broché L. 7 4s. à Amsterdam & se trouve à Paris, chez DURAND rue St. Jacques à la Sageffe 1767. L'Auteur qui a déjà intéressé ses lecteurs par son Roman d'Elizabeth, par celui de Célianne, ne les touchera pas moins par les Lettres du Colonel TALBERT; c'est une nouvelle production de la sensibilité de son cœur, de la facilité de son imagination, & de son talent pour exprimer & peindre avec chaleur, les tableaux du vice & de la vertu.

PENSEES Philosophiques, morales, critiques, littéraires & politiques de M. HUMME avec le portrait de M. HUMF; prix L 2: 8 sols broché, L. 3 relié. A Paris,

chez la *Veuve DUCHESNE* rue *St. Jaques* 1760. Donner les pensées d'un Philosophe, c'est faire connoître son ame & son génie. M. HUME bien connu par ses ouvrages, méritoit en particulier d'être reproduit & il ne peut l'être plus avantageusement que par le recueil que nous annonçons. Le choix nous a paru être fait avec beaucoup de gout & d'intelligence.

L'ESPRIT de la *Ligue* ou *Histoire politique des troubles de France pendant les XVI & XVII siècles* 3 Vol. in 12 L 7. 10 sols à Paris chez *HERISSANT fils*, rue *St. Jaques*.

CERTITUDE des preuves du *Christianisme* ou *refutation de l'Examen critique des Apologistes de la Religion Chrétienne* par M. BERGIER Auteur du *Deïsme* réfuté in 12.

DE l'*Education Philosophique de la Jeunesse* ou l'*art de l'élever dans les Sciences humaines* 2 part. in 12 broché, L 1 16 à Paris chez *CAILLEAU* Libraire rue du foin *St. Jaques*.

EXPOSITION de la *Loi naturelle*, par M. l'Abbé B, brochure de 72 pages prix 12 sols, A Paris chez *LACOMBE* Libraire, quai de Conti 1767. Ce petit *Traité* présente l'ex-

position méthodique & lumineuse des principes de la loi naturelle; c'est une chaîne d'axiomes & de corollaires qui se présentent une force mutuelle & à laquelle il n'est pas possible de résister. On trouve dans ce Tableau, plus de vérités & de connoissances, que dans d'autres ouvrages volumineux, *in tenuitate copia.*

Tableaux historiques, chronologiques & Géographiques de tous les pays & de tous les Peuples par M. l'Abbé LYONNOIS ouvrage proposé par souscription, laquelle est ouverte jusqu'au mois de Juin de cette année pour le prix de L. 100 passé lequel tems, les dits tableaux coûteront L. 200. Chaque tableau se vendra L. 1 10 sols, à Paris chez MOUTARD, Libraire, rue du Hurepoix.





L'EXILE' A VERSAILLES.

Un Prélat d'un rare mérite
 Et digne de la Pourpre au moins ,
 En faisant un jour la visite
 Des troupeaux commis à ses soins ,
 Fut reçu dans certain village
 Par un Curé , dont le visage ,
 A tel point le scandalisa ,
 Qu'enfin il le dépôsa.
 Il faut vous faire la peinture
 De sa scandaleuse figure
 Pour juger équitablement
 Et du crime & du chatiment
 Vous dire aussi la procédure
 Que tint le dévot Prélat ,
 Pour lui faire ôter sa parure
 Dont il faisoit bien plus d'état
 Qu'une belle de sa coëfure
 Qu'un jeune Abbé de son rabat.
 Et par quel plaissant artifice ,
 Le Pasteur qui n'étoit pas fat
 Quoique d'origine bien plat
 Sçut la sauver du sacrifice.
 Sa face avoit pour ornement ,
 Non des mouches, mais seulement

Une barbe à la patriarche
Avec un grand nez aquilin ,
La tête chauve , un front serein.
Vous trouverez que son aspect
Pouvoit inspirer du respect.
Quant à ses mœurs je les ignore
Ainsi je ne vous en dis rien ;
Mais je puis bien ajouter encore
Qu'il passoit pour homme de bien.
Aussi dit-on que ses ouailles
Avoient pour lui depuis trente ans
De respectueux sentimens
Se trompoient elles les canailles ?
Nôtre Prélat voyant plus clair
L'envifagea d'un œil terrible ,
Prévenu que la Discipline
Aux Prêtres ne permettoit pas
De n'avoir pas le menton ras ,
Il fut si choqué de sa mine
Qu'il dit au Curé d'un ton sec ,
Etes vous donc un Prêtre Grec ,
Ou bien un Ministre de Berne ?
Non , dit le Pasteur subalterne ,
Non , Monseigneur , graces à Dieu ,
Je serois être bon Catholique.
Qu'est-ce qui peut vous donner lieu
De me prendre pour hérétique ?
Vôtre barbe dit le Prélat ,

Qui sied très mal à vôtre état.

Il est vrai qu'au tems de MOYSE ,

Pareille barbe étoit de mise ;

Parce que ces Peuples grossiers

N'avoient point alors de Barbiers.

Mais depuis longtems dans l'Eglise

La mode n'en est plus admise

On n'y voit presque plus de gens

Que certains rebelles Enfans

Ottomans , Suiffes, Moscvoites ,

Et tels autres Hétéroclites ,

Qui foyent entêtés maintenant

Du ridicule ajustement

Que fait une barbe à l'antique

Ainsi tout bien considéré

La vôtre , Monsieur le Curé

Vous donne l'air d'un Schismatique

Cet air austère est scandaleux.

On sçait que ce qui scandalise

Fut-ce le piéd , le bras , les yeux ,

Doit être coupé sans remise.

Or vôtre barbe est dans le cas ,

Donc il faut la jeter à bas.

Un argument si pathétique

Ne demeura pas sans replique.

Le Pasteur homme ferme & droit

Lui dit avec un grand sang froid

Monseigneur vôtre filogisme

Est un véritable sophisme
 N'en déplaît à vôtre Grandeur.
 Quoi la barbe que la nature
 Donne à l'homme pour sa parure
 Serait sujette à la Censure ?
 Il faudroit censurer l'Auteur ;
 La conséquence est juste & sûre
 Mais elle est absurde & trop dure
 Ou plutôt elle fait horreur ,
 Elle est la marque essentielle
 De la noble virilité.
 Et de la juste autorité.
 Dont l'homme a droit sur la femelle
 En effet elle a tant d'apas
 Qu'on a vû les grands personnages
 En tous pays , en tous les âges ,
 S'en faire honneur jusqu'au trépas.
 Je laisse ceux du Paganisme
 S'agissant d'un soupçon de schisme.
 Sans donc vous parler de SOLON
 LICURGUR , ARISTOTE & PLATON ,
 Si fameux dans l'Antique Grèce
 Par leurs Loix , science & sagesse ,
 Gens à barbe longue d'un pied ,
 Ou tout au moins de la moitié ,
 Il n'est pas un seul Patriarche
 Depuis celui qui bâtit l'arche
 Jusqu'au chaste Epoux St. JOSEPH

Point de Roi , de Juge, de Chef
 Dans tous les tems du Judaïsme
 Qu'on ne nous dépeigne barbus,
 Parcourons le Christianisme ,
 Vous n'y gagnerez pas plus.
 Tels ont été tous les Apôtres
PIERRE , PAUL , presque tous les autres.
 Les Ambroïses , les Augustins
 Les Atthanases , les Jérômes ,
 Les Grégoires , les Chrysostomes
 Et deux cent Pontifes Romains
 Tel encore FRANÇOIS de Sales
 La barbe de tant d'hommes saints,
 Fut elle un sujet de scandale
 Et parce que des Apostats
 Les Luther , Calvin , Larcotas
 Aussi longue qu'eux l'ont portée
 D'hérésie est elle infectée ?
 Non , de nos jours , les Capucins ,
 Aussi bien que les Petits Pères ,
 Ne sont pas gens moins exemplaires
 Que bons Catholiques Romains.
 S'il falloit juger par la mine
 Dans des momens d'humeur chagrine ,
 On diroit que tous les rasés
 Sont des hommes féminises.-
 Mais qui veut se raser, se rase ,
 Pour moi je crois honnête & bon ,
 D'avoir grande barbe au menton

Quiconque en veut jaser, en jase.
 J'aime presqn'autant qu'on me chasse
 Que vivre sans être barbu.

Vous en savez plus sur la barbe
 Qu'un Médecin sur la rhubarbe ;
 Répondit alors le Prêlat.

Mais pour finir le débat.
 Aprenez que tout homme sage
 Doit se conformer à l'usage.

Les Capucins que vous citez
 Ne s'en trouvent pas exceptés ;
 La barbe longue à leur visage
 Est leur mode & leur partage :
 Mais tout autre aujourd'hui l'abbat
 Comme un excrément inutile ;
 Autrement d'un cerveau débile
 C'est porter le certificat.
 Disposez vous donc à l'abattre
 Sans vouloir être opiniatre
 Je vous le commande en Prêlat ,
 Prêlat qui sçait la manière
 De me faire bien obéir ,
 C'est à dire qui sçait punir
 L'insolence du réfractaire.
 Figurez vous un criminel
 Entendant lire la sentence ,
 Qui le condamne à la potence ,
 Vous concevrez l'état cruel
 Ou ,cette ordonnance bizarre

Réduisit un Pasteur si rare :
Il tomba presque en pamoison
En retournant à sa maison.
O Ciel disoit-il en lui même ,
Quel étrange commandement
Un Janséniste, un Anathème
Seroit traité moins durement
Encore s'il avoit pu détruire
Par un très petit argument
Les raisons que j'ai cru déduire ;
J'obéirois plus aisément.
Mais qu'a sa mode , à son caprice
J'offre ma barbe en sacrifice ,
Et que moi j'en fois le bourreau.
Non je ne saurois m'y résoudre
Malgré le Prélat & sa foudre ,
Je veux la porter au tombeau.
C'est ainsi qu'en homme de tête ,
Notre Curé tel qu'un rocher
Inébranlable à la tempête
Ne voulut pas se relacher.
Et que s'armant de patience ,
Sans exécuter l'ordonnance.
Il attendoit l'événement
Du plus terrible chatiment ,
Il étoit presque las d'attendre
Quand une Lettre de cachet
Que son Evêque lui fit rendre
Rendit son destin clair & net.

Tu veux donc que je me promène ,
Dit.il en ouvrant le paquet ,
Assurément c'est fort bien fait :
Oui.da j'en accepte la peine
Je m'y soumets bien volontiers
Plus qu'aux sales mains des barbiers.
Lisons. Quand il eut vu la lettre
L'exil est en blanc , reprit-il
Je trouve le Roi bien civil ,
Puis qu'il veut me laisser le maitre
D'en choisir moi même le lieu ;
De bon cœur j'en rend grace à Dieu
Remplissons ce blanc à Versailles.
Je n'ai jamais vû ce Château.
J'entends dire qu'il est si beau ,
Et plein de rares antiquailles ,
Et d'admirables nouveautés ,
Que tous les Palais enchantés
Des Apollons & des Armides ,
Et les jardins des Hesperides ,
Ces charmants êtres de raison ,
Ne sont rien en comparaison.
En vérité je gagne au change.
Il faudroit être bien étrange ,
Pour ne pas me plaire à la Cour
Moi petit Curé de Village.

J'aurois dans ce charmant séjour
 L'honneur , le plaisir , l'avantage
 De voir enfin , & de mes yeux ,
 Un Roi dont les faits merveilleux
 Volent sur la terre & sur l'onde ,
 Et le plus grand qui soit au monde.
 Ma chère barbe c'est à vous
 Que je dois un destin si doux :
 A nous séparer il nous force
 Mais jamais entre vous & moi
 Je ne souffrirai de divorce
 D'eussai-je toujours voir le Roi.
 Il part , à Versailles il arrive ,
 Sans y connoître ame qui vive
 Il n'est point de Cour , d'Anticour ,
 Qu'il ne visite chaque jour
 Attentif à ce qui se passe
 Que le Roi dine , aille à la chasse ;
 A la messe , enfin le Pasteur
 Est au premier rang spectateur.
 On se demande , on s'interoge
 Qui peut être cet Allobroge ,

Ce barbon à vingt trois Carats
Qu'on trouve partout sur ses pas.
Chacun dit ne le pas connoitre.
Enfin un Marquis petit maitre,
Entrepren d'éclaircir le fait.
Il le joint.. Selon l'apparence
Vous plantés ici le piquet
Pour affaire de conséquence ,
Monsieur , dit-il , car je vous vois
Depuis six semaines , je crois ;
Je fais ici quelque figure ,
Si je pouvois vous y servir ,
Sans compliment , je vous assuré
Que je m'en ferois un plaisir.
Monsieur, vous êtes bien honnête
Dit le Curé ; ce qui m'arrête
N'est pas un fait bien embrouillé
Sans façon , je suis exilé.
Comment ! Exilé dans Versailles.
Vous raillez , Monsieur le barbon ,
Dit notre jeune homme. Hélas non ,
Reprit le vieillard. Si je raille ,

Que Dieu me confonde à l'instant

L'exil est-il si surprenant ?

On exile au fond des Provinces

Les gens de Cour , les Grands , les Princes

On doit exiler à leur tour ,

Les gens de Province à la Cour ,

Tous les relégués d'ordinaire ,

Chagrins d'être hors de leur sphère ,

Jurent, pestent contre le Roi ;

Mais je suis d'un autre humeur , moi,

Je suis un Curé de Village :

Car sans regretter mon ménage

Je trouve dans ce beau séjour

Plus d'agrément dans un seul jour

Que je n'en goutai en ma vie

Dans ma chétive métairie.

Du Paradis en ce lieu ci

Je vois l'image en racourci.

J'ai ménagé quelque pécule

C'est de quoi payer ma Cellule ,

Et vivre ici frugalement.

Tant qu'on voudra que j'y demeure

Je resterai tranquillement ,
Fut-ce jusqu'à ma dernière heure,
Où puis je jamais être mieux.
J'ai l'esprit & le cœur joyeux.
Les devoirs de mon bénéfice
Me donnent chez moi cent tracas ,
Je vis ici sans embarras.
Quand j'ai dit messe ou mon office ,
Le reste du jour , je jouis
Du plaisir d'admirer Louis ,
Sa grandeur , sa magnificence
Dont tous les yeux sont éblouis ,
Sa sagesse & sa science
Dont les effets sont infinis.
Je ne puis donc sans préjudice ,
Accepter l'offre de service.
Je prierai Dieu qu'il vous bénisse
Et vous fasse en tout prospérer.
On ne peut assés bien décrire
Quels furent les éclats de rire ,
De nôtre Jeune curieux
A ce Discours facétieux.

Ravi d'avoir un conte à faire
Qui lui paroît d'un caractère
Aussi nouveau que singulier ,
Il va par tout le publier.
L'exil est digne de mémoire ,
C'est un article pour l'Histoire ;
Dit l'un : Marquis , de bonne foi ,
Le barbon s'est moqué de toi ,
Dit l'autre. Je fais le problème
Ton homme est fou , dit le troisième.
Bon ! il dit messe aux Récollets ;
Je l'entendis hier moi même ,
Dit de sa part, un quatrième ;
Ces Pères font-ils des Benets.
Et voudroient ils le lui permettre
S'ils ne le croyoient pas Prêtre ?
Messieurs , Messieurs , les beaux Esprits
Replique alors notre Marquis ,
Je soutiens l'exil véritable ,
Et l'exilé fort raisonnable ,
J'en suis garant & je veux , moi ,
En conter l'avanture au Roi.

Tu feras bien , dit-il , ton conte.
Affurément, c'est une honte,
Oui, c'est au Roi jouer un tour
De faire un exil de sa Cour ,
Et j'en tiens l'Auteur punissable.
Le Marquis fils d'un Mécenat ,
Le soir même ne manqua pas
De se trouver dans la ruelle.
Et là dit au Roi la nouvelle
De l'exil à dormir debout,
Du barbon qu'on voyoit partout.
Le garantit un homme sage.
Le Roi fourit & commanda
Qu'on fit venir le personnage.
Il vint , le Roi lui demanda
Ce qu'il pouvoit faire à Versailles
Lui qui n'étoit pas à favoir
Que son grand & premier devoir
Etoit de paitre ses ouailles.
Si j'ai quitté mon Troupeau
Pour habiter un lieu si beau
Dit-il , ce n'est pas de moi même

Voilà , Sire , l'ordre suprême
 Par lequel votre Majesté ,
 M'en prescrit la nécessité.
 L'Exil est en effet bizarre
 Dit le Roi , mais ce nouveau fait
 N'en savez vous pas le sujet.
 Le sujet , dit-il , en est rare :
 Pourtant en ferez vous surpris .
 L'Evêque auquel je suis soumis
 Est d'une humeur anti-patique ,
 Avec les barbes à l'antique ;
 La mienne l'a scandalisé
 Et il m'en a fort méprisé.
 J'ai souffert la mercuriale
 Et j'ai remontré doucement ,
 Que la barbe est un ornement,
 Qui ne peut faire aucun scandale
 Puis qu'on a vu les plus grands Saints
 Jusques aux Pères de l'Eglise
 La porter longue , large , grise
 Telle qu'est la mienne aujourd'hui
 Tout cela n'a de rien servi.

Toujours ferme dans sa morale ,
 Par autorité pastorale ,
 Le Prélat sans plus biaiser
 M'a commandé de la raser.
 Il faut avouer ma foiblesse
 J'en fus accablé de tristesse ,
 Et je n'ai pû gagner sur moi
 De me soumettre à cette loi.
 Si j'eusse eu l'esprit de chicanne ,
 J'eusse apellé comme d'abus
 De cette ordonnance profane
 Mon refus constant de l'abatre
 M'a fait traiter d'opiniatre ,
 Et cette Lettre de cachet
 Est la peine de mon forfait.
 Mais la Divine Providence
 Qui par des ressorts inconnus
 Protége toujours l'innocence.
 A justifié mon refus ,
 Elle a trouvé bon de permettre
 Qu'on laissa en blanc, dans la Lettre
 Par tout , à discrétion ,

Le lieu de la rélégation.

J'ai cru dans un cas si propice
Ne pouvoir mieux fixer mon choix
Qu'à la Cour du plus grand des Rois ,
Où ma peine est un vrai délice !
Puis qu'enfin j'ai la liberté
De faire à votre Majesté ,
Le récit entier & sincère
De ce qui fait tout le mystère ,
Le sujet & le dénouement
D'un si nouveau bannissement.
J'aurois bien pu taire ma ruse
Mais j'aime la sincérité ;
On ne doit pas chercher d'excuse
Aux dépens de la vérité.
L'air riant de votre visage
M'est , Sire , un assuré présage
De votre équitable bonté.
Je vois que votre Majesté
Est disposée à faire grace
Au vieux ornement de ma face
Si mon Prélat l'a condamné ,

Ce n'est Sire , que par caprice ,
Sans droit , fans raison, fans justice,
Dieu même me l'ayant donné.
Vous avez , lui dit le Monarque ,
Pleinement conduit votre barque.
Allez , Monsieur , ne craignez plus.
Retournez dans votre Village ,
Je vous donne deux cent écus
Pour les fraix de votre voyage
Et mets sous ma protection
Votre barbe & votre menton,
A la Cour ainsi qu'à la Ville
On parla fort de l'exilé ,
Il y passa pour homme habile ,
Et le Prélat fut bien sifflé.



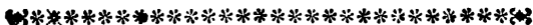
LE CAPUCIN POSTULANT.

ON vous reçoit , par bonté spéciale ;
 Allez chez vous raportez vingt écus
 Pour vôte habit. D'une voix doctorale
 Ainsi parloit un de ces Gris vêtus
 Dont Saint FRANÇOIS inventa la beafce
 A Jouvenceau qui demandoit par grace
 Qu'on l'acceptat au nombre des Reclus.
 Quoy , vingt écus ! vous radotez mon frère
 Et d'elleborre il vous faudroit un grain :
 Si je pouvois les trouver chez mon père
 Par là corbleu, ferois je Capucin ?

Par M. MAILLY de Dijon.


 NAIVETE' D'UN DEBAUCHE'. *Par le même.*

Vous êtes mal , disoit un Esculape
 A Débauché qui souffroit dans son lit ,
 Mais je ne crains que la Parque vous frappe
 A quarante ans, la cruelle ne harpe
 D'un ton dolent , l'autre soudain lui dit
 Doublez , doublez , j'ai vècu jour & nuit.



SUR UNE MAUVAISE TRAGÉDIE.

DAMON prétend que sans émotion
 On ne pourroit lire sa Tragédie
 Oh ! je le crois , pareille rapsodie
 Doit exciter grande compassion.

Par M. FRANCOIS DE NEUCHATEAU.



SUR UN APOTICAIRE.

MONSIEUR PURGON , très sot Apoticaire
 Herborisoit un matin dans un pré
 En cet endroit que venez vous donc faire
 Dit un voisin dont il fut rencontré)
 J'y viens chercher une herbe nécessaire
 Pour composer certain médicament ,
 C'est du pas d'ane Eh ! reprenez la route
 Que vous teniez en ce même moment
 Bien mieux qu'ici vous en verrez sans doute.

Par L. M. D. T. D. L.



AU *Roi de DANNEMARK qui a envoyé des secours aux CALLAS.*

POURQUOI généreux Prince, ame tendre & sublime ,

Pourquoi vas tu chercher dans nos lointains climats
Des cœurs infortunés que l'injustice opprime ?

C'est qu'on n'en peut trouver au fond de tes Etats.

Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguste

Les bornes des pays gouvernés par tes mains ;

Tu veux qu'on soit heureux & tu veux qu'on soit
juste.

Hélas ! assez de Rois que l'histoire a fait grands

Chez leurs tristes voisins ont porté les allarmes ;

Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs ar-
mes :

Ceux qui font des heureux , font les vrais Conque-
rans.

VOLTAIRE.



E N I G M E.

JE suis une Etrangère en France
 Mais on m'y nomme très souvent;
 Pour la dette ou pour la créance,
 Je suis une, deux, trois, dix, cent,
 A mon nom seul on est sensible,
 Jugez de mon possesseur,
 HARPAGON me rend peu visible,
 Il craint toujours un ravisseur.
 Je ne fais voir seule en Espagne.
 En France a-t-on besoin de moi?
 Un nombre d'Etres m'accompagne
 Pour m'acquitter de mon emploi.
 A tout mortel j'ai droit de plaire
 On me voit peu parmi les gueux.
 Vainement je prétendrais faire,
 Commerce durable avec eux.



L O G O G R I P H E

JE suis un Etre Hermaphrodite
 Mais moins male que féminin,
 Par conséquent un peu malin

Dans ma queue est tout mon mérite

Je suis un vrai poison , je suis un vrai ragout ,
Quand un peu de sel m'affaisonne

Je fais rire & pleurer , méchante , je suis bonne ,
Les dévots , les prudes surtout

Savent mieux goûter que personne

Dans le mal que je fais , le plaisir que je donne.

Mais lecteur , avançons , & suis moi jusqu'au bout ,

Je marche sur neuf pieds , si tu me décomposes •

Tu vas trouver en moi , bien des mots , bien des
choses.

Je t'offre sur le champ , la mère de JESUS ;

Les Auteurs de ton être , un Duché d'Italie ;

Cet Etat florissant qui vit régner PYRHRUS ;

Une Ville en Bohême , une autre en Livonie ;

Trois en France , une place où l'on bat le froment

Un fort flottant sur l'eau de nouvelle fabrique ;

Un réservoir utile ; un terrible élément ;

Un autre très subtil ; un terme de musique ;

Un nom de Magistrat ; un titre encor plus grand ;

Un noble serviteur , espiègle d'ordinaire ;

Un oiseau babillard , un pontife Romain ;

Des thrésors de CERRS , l'heureux dépositaire ;

Le Chapelet du Dieu du vin ;

Certain point sur lequel le sexe est peu sincère ;

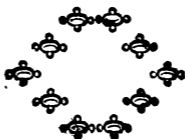
Un mal contagieux , un office divin ;

Le nom de ces trois Rois que révère l'Eglise

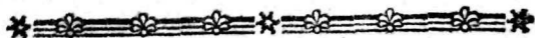
Un instrument qui pulvérise

Un autre utile à tout marin ,
 Un être très commun & dans le fond très rare ;
 Ce qu'à son Créancier demande un Débiteur ;
 Ce que crie un cocher , au passant qui le barre ;
 Ce qui souvent arrête un versificateur
 Un esclave souvent, sous le titre de maitre.
 Ce qui te fais mouvoir & penser & sentir
 Enfin un autre toi. Lecteur , je vais finir
 Je t'en ai dit assez pour me faire connoitre.

Le mot de l'Enigme de Mars est *Mines* ;
 celui du Logogryphe , est *logogryphe* lui
 même ; on y trouve *Eloi* , *Roi* , *gloire* ,
plie , *orge* , *poire* , *loi* , *lire* , *épi* , *horloge* .



N B. A la page 258 du Journal de Mars il faut lire 1263 au lieu de 1763.



T A B L E.

R EFLEXIONS sur l'utilité de l'exercice par rapport aux Enfans, P.	331
Suite du 2me Mémoire sur les Gouvernemens qui doivent leur origine &c.	352
Suite de la description de Kamtschatka, seconde partie.	365
Essai sur le Luxe, considéré du côté Politique.	379
Anecdotes concernant M. Firmin Abauzit, pour servir de suite à son Eloge.	395
Réflexions sur les changemens qu'apporte le tems dans l'esprit des Hommes & des Nations.	404
Annonces de Livres & Avis Divers.	412
L'Exilé à Versailles.	416
Le Capucin postulant	434
Naïveté d'un Débauché.	434
Sur une mauvaise Traduction	435
Sur un Apoticaire.	435
Au Roi de Dannemarch, sur le secours aux Callas.	436
Enigme.	437
Logogriphe.	437





